DLP 04-07-16-008936

LE 18e DU MOIS

ISSN 1259-9034

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES – PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 240 - JUILLET-AOÛT 2016 – 2,50 EUROS

La Ville va créer un camp de réfugiés dans le 18e

(p. 2 et 3)

Collages, dessins, pochoirs… l'art urbain dans nos rues

(p. 14 à 16)

Grand Train, s'amuser au musée

(p. 6 et 7)

© Jean-Claude N'Diaye

Farniente, musique, danse, découverte, grignotage… On prend du bon temps devant les locomotives colorées exposées à Grand Train.

Coup de cœur. Cinéma en plein air dans les quartiers nord *(p. 20)*

Histoire. Louise Michel, institutrice et révolutionnaire *(p. 18 et 19)*

Portrait. Christiane et Robert : l'amour et la tapisserie *(p. 24)*

Hervé Baudry, ciao l'ami *(p. 4)*

Montmartre
Rue Androuet, quand le commerce accapare l'espace public *(p. 9)*

La Chapelle
Lueur d'espoir pour le Bois Dormoy *(p. 11)*

CDG Express, réagissez avant le 12 juillet *(p. 12)*

Le Dojo de La Chapelle ferme ses portes *(p. 16)*

Culture
Mu, du garage à la friche *(p. 20)*

D1 fol n° 3271

Bientôt un camp humanitaire pour réfugiés dans le 18e ?

La Ville de Paris change de méthode et annonce l'ouverture prochaine d'un centre d'accueil et d'hébergement.

La maire de Paris, Anne Hidalgo, a annoncé le 31 mai « *la création d'un camp humanitaire pour réfugiés à Paris* ». Le but : « *offrir un accueil de jour* » mais aussi « *un hébergement à des personnes qui arrivent démunies* » dans la capitale. Elle a ajouté que la Ville était en train « *d'expertiser différents sites pour voir dans quels délais, le plus tôt possible, nous pourrons envisager de le mettre à disposition* ». À sa droite, on remarquait Éric Lejoindre, le maire du 18e, qui revenait d'une visite à Grande Scynthe en compagnie de Dominique Versini, adjointe à la maire de Paris chargée des solidarités.

C'est donc sans surprise qu'on a appris, lors de la conférence de presse donnée par Dominique Versini le 16 juin, que ce centre serait implanté dans le nord-est Parisien et, plus précisément, dans le 18e, sur une partie du site réservé au futur campus Condorcet en attendant sa réalisation. Pour la date d'ouverture, il n'est plus question de la mi-juillet mais « *de la rentrée en raison des expertises nécessaires* ».

Abriter les primo arrivants

Avec ce projet, la Ville change de vocabulaire : campement, centre de transit, centre d'accueil, ce vocabulaire est périmé et Paris envisage un lieu qui respectera les « *conditions réglementaires* » et « *celles des camps de réfugiés et de migrants édictées par l'ONU et le Haut-Commissariat pour les réfugiés* ». Un changement pour une action nouvelle assortie de déclarations qui ont aussi pour objectif de faire bouger l'État alors que, depuis des mois, on assiste à un renvoi des responsabilités désespérant, qui laisse des centaines de personnes dans une situation dramatique. L'initiative « *relève de la libre administration des collectivités locales* », a-t-on commenté immédiatement au ministère de l'Intérieur, sans montrer un grand empressement à suivre… et financer la proposition.

En fait, le projet et la méthode s'inspirent de ce qui s'est fait à Grande-Synthe (Nord), où le maire écologiste Damien Carême « *a refusé la fatalité* » et, avec Médecins sans frontières, a ouvert un camp de réfugiés de 1500 places en mars dernier, malgré les réticences des pouvoirs publics. Depuis l'État est venu visiter et a accepté de financer en partie le projet. Celui-ci repose sur des dizaines de bénévoles (deux cents pour l'installation), encadrés par des ONG et c'est ce que souhaite mettre en place la Ville de Paris.

Le lieu serait géré avec une ou plusieurs structures spécialisées et « *toutes sont partantes,* selon Dominique Versini, *même si aucune, à part la Croix Rouge* » n'a l'expérience de cette gestion de camp en milieu urbain européen. Les migrants y trouveront de l'information pour s'orienter et un hébergement de nuit. L'idée est de « *mettre à l'abri les primo arrivants* ».

Les sceptiques

« *C'est une initiative positive. La mairie donne l'impulsion, il faut que l'État s'empare du sujet car l'accueil des réfugiés est sa responsabilité* », a estimé d'emblée Florent Gueguen, directeur général de la Fnars (Fédération nationale des associations de réinsertion sociale). Cet avis n'est pas partagé par la droite parisienne et dès le 4 juin Pierre Liscia, élu LR dans notre arrondissement, a pris l'initiative, « *en son nom propre* », de proposer une pétition pour s'opposer au projet de la maire de Paris. Il lui reproche d'avoir pris sa décision « *à la hussarde, sans aucune concertation avec les élus et les services de l'État, encore moins avec les habitants qui sont les premiers concernés* ».

Deux jours plus tard, la ministre du Logement déclarait : « *Je suis sceptique sur cette idée de fixer les réfugiés à Paris alors qu'il vaudrait mieux créer des capacités d'accueil dans toutes les grandes villes.* » C'est vrai, mais doit-on exclure Paris où s'entasse la majorité de ceux qui arrivent ? C'est pourquoi les élus écologistes au conseil de Paris « *ont souhaité que le budget supplémentaire 2016 marque un tournant dans la prise en charge des réfugié-es à Paris* ». Ils ont proposé un amendement, voté le 13 juin à l'unanimité, de 2 millions de budget de fonctionnement, pour l'accueil et l'hébergement des réfugié-es.

Reste la question de l'ouverture d'autres centres, dans d'autres arrondissements ou plus largement en Île-de-France. En effet, le dernier rapport de l'Ofpra (l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides), paru courant juin, montre que

41 % des demandes ont été déposées en Île-de-France en 2015 et que l'année 2016 ne semble pas devoir modifier cette géographie de l'asile. D'où la proposition que soutient Loic Lorenzini, qui a participé lui aussi au voyage de repérage à Grande Scynthe, avec l'ensemble des élus EELV du 18e. Ceux-ci avaient déposé, voici quelques mois, un vœu demandant un centre dans chaque arrondissement.

Le fonctionnement du camp

« *Un centre d'accueil humanitaire, ce n'est pas un centre d'hébergement. C'est un sas humanitaire avec un accueil de jour, qui propose aux primo arrivants sur le territoire parisien une mise à l'abri immédiate, en attendant leur orientation vers le dispositif le plus adapté à leur situation.* » En clair, les arrivants pourront s'y poser pendant une semaine environ, le temps de faire le point, passer un examen de santé si nécessaire et de réfléchir à leur projet de déposer une demande d'asile.

Le camp sera constitué d'éléments modulaires, qui « *puissent être installés rapidement* » et qui puissent être démontés rapidement aussi, avec aussi semble-t-il la réutilisation de bâtiments en dur mis aux normes. Les migrants, au nombre de plusieurs centaines, pourront accéder librement au camp et les bénévoles, encadrés par des associations « spécialisées », devront être nombreux, sous la houlette d'un « site manager ».

Alors est-ce la fin des campements indignes qui sont évacués et démantelés, souvent violemment, et se reconstituent au bout de quelques semaines, souvent aux mêmes endroits, comme au métro la Chapelle, aux jardins d'Éole récemment encore ou près des portes de Paris ?

80 réfugiés par jour

La maire de Paris a déclaré : « *Nous ne pouvons plus accepter la situation humanitaire et sanitaire* » à laquelle les migrants sont réduits sur les campements dans la capitale. Pour qui est passé devant les jardins d'Éole fin mai/début juin, cette phrase résonne dramatiquement juste.

Paris a vu arriver depuis janvier dernier environ 80 réfugiés par jour. 70 % d'entre eux sont des demandeurs d'asile selon Pierre Henry, directeur général de France terre d'asile qui prône le développement de projets semblables, en solidarité, dans toutes les capitales régionales.

Or on sait que les mois d'été vont augmenter le nombre de ceux qui vont passer par Paris, pour y rester plus ou moins longtemps. Ce n'est pas la logique de l'appel d'air, souvent présentée par les élus de la droite parisienne, c'est un effet tout simple : il est plus facile de prendre la route aux beaux jours que l'hiver. Il faut donc anticiper, prévoir, et non fermer les yeux ou critiquer nos voisins européens. Mais cet été ce centre ne fonctionnera pas encore. D'autre part que fera-t-on ensuite de ces arrivants qui selon le vocabulaire « *doivent ensuite entrer dans le dispositif d'État ?* » Et que deviendront tous ceux qui ne seront pas primo arrivants et choisiront de ne pas demander l'asile en France ?

On sait que, pour éviter un engorgement du dispositif dans une capitale où les arrivées sont nombreuses, des places doivent être débloquées en aval pour les demandeurs d'asile. C'est la raison pour laquelle Paris espère la collaboration de l'État. Sinon, sans une intervention au niveau national et sans ouverture d'autres centres d'hébergement humanitaires, le système parisien aura du mal à fonctionner efficacement.

Danielle Fournier
illustrations:
Séverine Bourguignon

Des réfugiés près de la halle Pajol : l'urgence de trouver des solutions

Une centaine de tentes, abritant plus de 300 personnes, étaient installées fin juin près de la Halle Pajol. Des hommes, pour la plupart, érythréens, soudanais ou afghans y vivaient. Le lieu, déjà occupé après la fermeture du campement du boulevard de la Chapelle et des Jardins d'Éole, avait été évacué sans ménagement début juin. Ce camp de fortune n'est pas sans rappeler qu'en juillet 2015 le lieu avait déjà été investi par les réfugiés de la Chapelle, puis évacué.

Un affrontement est survenu dans la nuit du vendredi 25 au samedi 26 juin, qui a nécessité l'intervention des services de police. Le maire du 18e, Éric Lejoindre, s'est rendu sur place ; il a déclaré : « *Compte-tenu des tensions à Pajol, j'ai demandé une présence policière extrêmement renforcée sur le terrain, et j'ai bien sûr rappelé que la mise à l'abri et donc l'évacuation du campement est absolument urgente.* »

Près de 25 opérations ont été organisées ces derniers mois à Paris pour désinstaller des campements de migrants, et réinstaller ces derniers dans des hébergements d'urgence à Paris ou dans sa banlieue. Éric Lejoindre réclame la construction du camp annoncée par Anne Hidalgo. Il semble que la machine patine face à des groupes qui, sans solutions durables, se reforment vite, errent dans Paris ou sa banlieue et se réinstallent. Si les solutions envisagées par Anne Hidalgo ne voient pas le jour avant la rentrée, la question de la prise en charge des personnes réfugiées en situation de précarité se pose avec une particulière gravité à Paris, et notamment dans le 18e.

Sophie Roux

LE 18e DU MOIS

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : http ://18dumois. info

Une permanence est assurée au local du *18e du mois* tous les jours de 10 h à 12 h

- **Ont collaboré à ce numéro** Christian Adnin, Stéphane Bardinet, Brigitte Bâtonnier, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Gilles Jeudy, Annie Katz, Inès McGriff, Patrick Mallet, Jean-Claude N'Diaye, Valeria Nicoletti, Noder, Simon Renou, Céline Rossli, Sophie Roux.
- **Rédaction en chef :** Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)
- **Correction :** Angela Gosmann
- **Bureau de l'association :** Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Anne Bayley, secrétaire.
- **Communication et réseaux sociaux :** Marie-Pierre Nedeleg
- **Responsable de la distribution :** Günter Klode
- **Responsable des abonnements :** Martine Souloumiac
- **Responsable de la mise sous pli :** Marika Hubert
- **Directeur de la publication :** Christian Adnin
- **Fondateurs :** Noël Monier et Jean-Yves Rognant
- **Rédactrice en chef forever :** Marie-Pierre Larrivé

RETROUVEZ *le 18e du mois* **sur les réseaux sociaux**

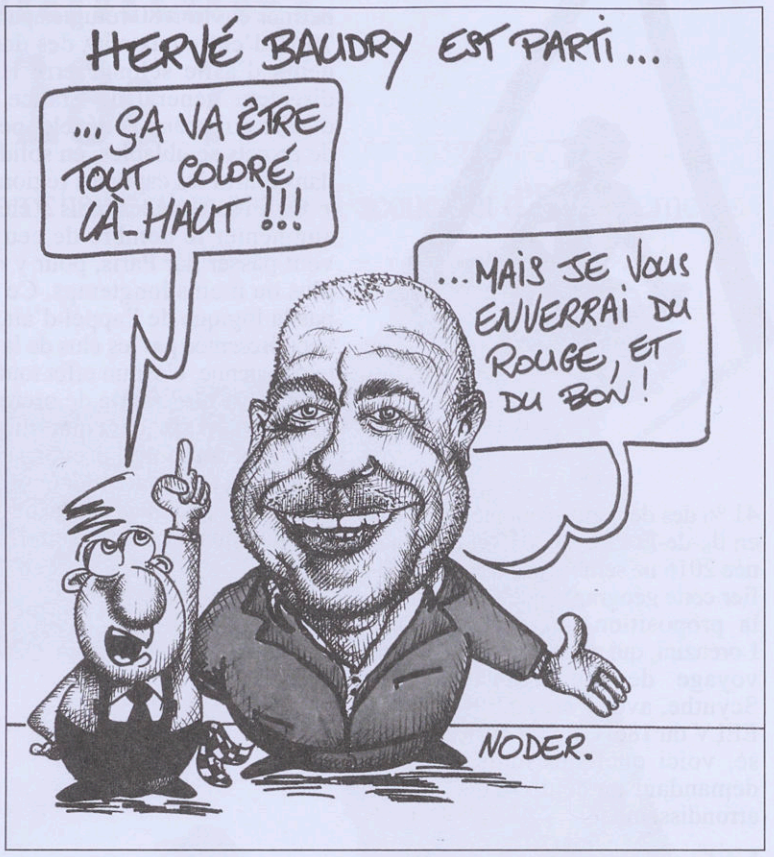
Taper facebook + Le 18e du mois

twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Salut Hervé

Hervé Baudry, notre ami, est mort d'une crise cardiaque le 4 juin dernier, trois jours après la parution de son dernier dessin en Une du *18e du mois*. Il avait 54 ans. Il nous manque.



Le caricaturiste Noder, voisin et ami de Baudry a réalisé ces dessins accrochés à la boulangerie de la rue André del Sarte ou au restaurant Afghani de la rue Paul Albert. Rue de Panama aussi, chez Connivences, la boutique du Bachelor de Baudry.

Ce jour-là, comme souvent, Anne et Christian vendaient *Le 18e du mois* aux Abbesses. Et c'est lui qui est allé vers eux. « *– Bonjour. Je suis Hervé Baudry, dessinateur. Je souhaite participer au journal. – Mais... nous sommes tous bénévoles. — Ce n'est pas un problème.* »

Voilà, ça a commencé comme ça avec Hervé. Sans chichi. Depuis, chaque mois, il proposait d'illustrer tel ou tel article, envoyait des dessins drôles et justes, même s'il était loin, même s'il devait les faire « à l'arrache » faute de temps. Sans ménager sa peine. Ainsi, pour le dossier sur les commerces préférés de nos lecteurs, il s'était rendu incognito dans les boutiques, croquant ensuite des portraits plus vrais que nature.

« *Il y avait toujours des sentiments derrière ses collaborations*, raconte sa femme Claudie, qui partageait sa vie depuis plus de 30 ans. *Il était heureux de travailler pour ce journal qui aborde des sujets qui lui tiennent à cœur, fait le lien entre les quartiers* ».

Car s'il habitait Montmartre, il aimait se promener dans le 18e, en particulier à la Goutte d'Or pour aller manger un couscous aux Trois Frères ou rendre visite à son ami Jocelyn le Bachelor, dans sa boutique de la rue de Panama, rendez-vous des sapeurs, ces Africains à l'élégance incomparable. Et chaque semaine Jocelyn lui prêtait une veste de couleurs vives comme il les aimait. Parmi tous les proches d'Hervé venus, dans Saint-Pierre-de-Montmartre bondé, dire sa bienveillance, sa passion pour le rock et le rhum, le cigare et Bashung, les mots bleu et les chapeaux… les sapeurs furent au premier rang, lui faisant, au rythme nostalgique des percussions, une haie sonore et colorée.

Car Hervé adorait les couleurs même si, pour notre journal imprimé en noir et blanc, il dessinait au trait. Sauf une fois, en décembre dernier après les attentats, le magnifique dessin qui représentait des habitants du 18e de toutes origines défiant ensemble la peur et la haine : « fuck terrorisme » avait-il écrit de sa main.

« *Après Charlie,* souligne Claudie, *il était devenu boulimique de travail, dessinant de 7 h à 23 h. On ne nous fera pas taire, disait-il* ». Ses dessins continuent de parler pour lui.

Marie-Odile Fargier

Tourisme solidaire à Paris avec Unis-Cité

L'association Unis-Cité, à l'initiative du Service civique, cherche des volontaires pour des missions de tourisme solidaire.

L'antenne parisienne d'Unis-Cité poursuit son programme Volontaires de Paris, lancé l'année dernière avec la Ville en partenariat avec l'Office du tourisme. Créée en 1994, cette association a inventé et porté le service civique jusqu'à son adoption officielle en 2010. Elle est aujourd'hui l'une des principales associations qui recrutent de jeunes volontaires pour des missions de solidarité, d'environnement, d'aide aux handicapés et, plus largement, d'intérêt général. Depuis septembre 2015, elle a quitté le quartier des Abbesses pour installer son siège national et son antenne parisienne au 19-21 boulevard Ney.

Pour un tourisme différent

Dans le cadre de ce programme Volontaires de Paris, Unis-Cité recherche pour le début octobre 50 jeunes de 16 à 25 ans. Pendant six mois, ces volontaires travailleront 28 heures par semaine avec une compensation de 573 € mensuels. « *Mais les volontaires ne sont pas des guides, ce ne sont pas des emplois déguisés* », prévient tout de suite Anaïs Bernard, chargée de formation et de recrutement. Contrairement aux critiques qui ont parfois accablé ce dispositif, « *les missions des jeunes sont multiples : ils sont là pour accompagner, renseigner les touristes sur les grands sites touristiques mais aussi pour faire découvrir des quartiers de Paris méconnus qu'ils affectionnent et ouvrir le tourisme à tous les publics, en particulier les personnes vulnérables* ».

Le tourisme est-il une cause d'intérêt général ? Sans doute, si l'on songe à tous ceux qui en sont privés. « *Les programmes permettent aux enfants sans moyens de découvrir la capitale, d'offrir des sorties à des personnes en fauteuil grâce à notre partenariat avec l'Association des Paralysés de France, d'accompagner des réfugiés à la découverte de notre patrimoine avec les associations d'entraide* », précise Anaïs Bernard. Et puis, il y a tous ces endroits qu'on aimerait faire découvrir, différents des cartes postales, un peu hors des sentiers battus. Ainsi, pour cette sortie dans le 13e arrondissement autour du street art, les équipes de volontaires ont reconnu les lieux, préparé la visite et les arrêts pour discuter avec les gens du quartier. Pour un Paris contemporain et plus solidaire.

Stéphane Bardinet

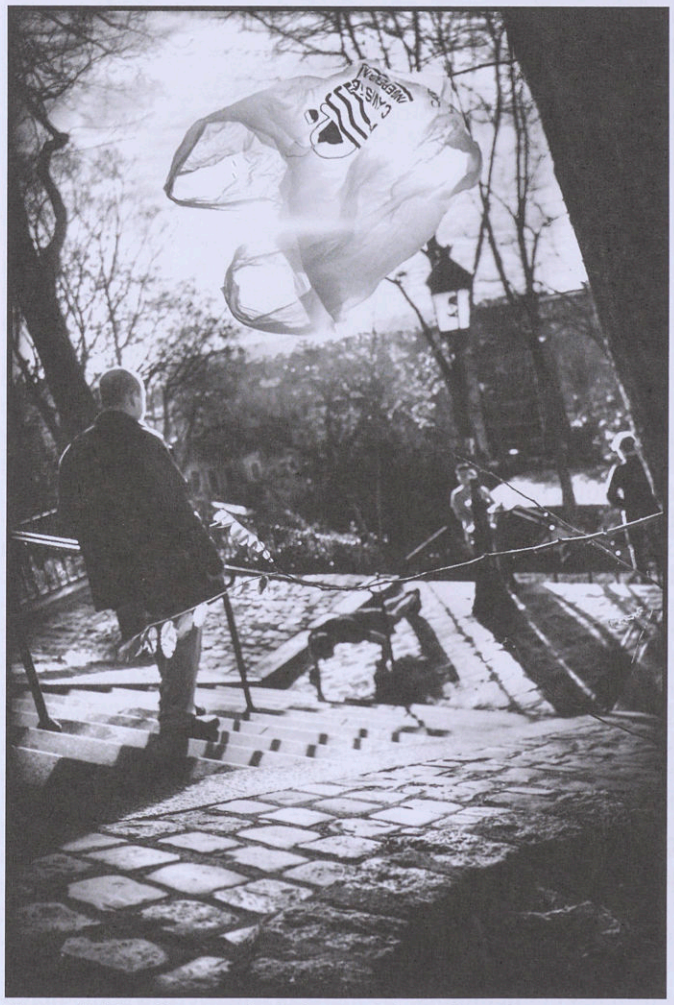
❑ Les candidatures doivent être adressées à Unis Cité Paris, 19 boulevard Ney, 01 53 41 81 32. Site : www.uniscite.fr.

Une expérience fantastique

Allan Le Gué, 23 ans, habitant du 18e depuis sa naissance, a effectué son service civique auprès d'Unis-Cité entre juillet 2015 et mars 2016. Il nous parle de son expérience.

Le 18e du mois : Comment avez-vous décidé de vous lancer dans un service civique ?

Allan Le Gué : J'ai appris l'existence du service civique d'abord par ma mission locale. Je venais de terminer mes études et étais à la recherche d'une activité. Par la suite, mon entourage, mes grands-parents en fait, m'en ont aussi parlé et je me suis dit pourquoi pas ? Je me suis rendu à la réunion d'information et on nous a présenté le nouveau service civique tourisme. J'ai décidé de me lancer.



© Christian Adnin

Un sac jeté pollue pendant des centaines d'années.

Quels souvenirs gardez-vous de cette expérience ?

C'était fantastique. Pendant neuf mois j'ai côtoyé beaucoup de personnes différentes, de milieux très divers et aujourd'hui je suis toujours en contact avec elles. Par ailleurs, le service civique m'a apporté des connaissances dans le tourisme mais plus largement pour mon expérience professionnelle comme le travail en équipe, le montage de projet et la gestion d'un budget. Enfin, même si l'indemnisation financière n'est pas très élevée, elle m'a néanmoins permis de mettre un peu d'argent de côté.

Quelle action avez-vous menée dans le 18e ?

Nous avons organisé une exposition de photos à la mission locale, c'étaient des photos prises par les habitants sur leur quartier. Elle s'est déroulée pendant un mois, c'était une expérience sympathique. Beaucoup de gens sont venus visiter ou l'ont découverte alors qu'ils venaient assister à d'autres évènements comme les cours de cuisine.

Et maintenant ?

Après des études d'enseignes et signalétique, j'ai décidé de prendre une autre voie et vais m'engager dans l'armée de terre. Je garde un très bon souvenir de mon service civique et je ne manque jamais d'en faire la publicité auprès de mes amis qui cherchent une activité.

Propos recueillis par S. B.

Sacs plastique jetables, bientôt la fin

Quel est le point commun entre une boulangerie, une pharmacie, un magasin de surgelés et un supermarché ? Depuis le 1er juillet, tous ces commerces ne peuvent plus distribuer à leurs clients des sacs plastique non réutilisables. Une interdiction qui vise à lutter contre les multiples pollutions créées par ces tonnes de plastique qui échouent chaque année dans la nature. Chaque Français consomme en moyenne 90 sacs par an. Cette mesure, qui a déjà été reportée de six mois face à la pression des industriels, est issue de la loi sur la transition énergétique adoptée en août 2015. Les commerçants devront proposer des sacs réutilisables en plastique (plus épais que les sacs distribués habituellement en caisse), en papier ou des sacs au moins en partie composés de matières d'origine biologique, comme l'amidon de pomme de terre ou de maïs. Toutefois, plusieurs exceptions à cette interdiction sont prévues jusqu'au 1er janvier 2017. Il s'agit de sacs plus fins qui permettent d'emballer des aliments en vrac (pesée des fruits et légumes, poissons, olives…). Les produits vendus sur les marchés alimentaires pourraient ainsi profiter de cette dérogation. Lors de la COP 21, Anne Hidalgo, la maire de Paris, avait pourtant annoncé que les sacs non réutilisables seraient interdits sur tous les marchés en extérieur parisiens. Cette mesure, qui figurait dans le contrat de délégation signé avec le gestionnaire des marchés du 18e, a été repoussée à plusieurs reprises. Fin juin, aucune date d'entrée en application n'avait encore été fixée. La planète attendra !

Florianne Finet

Daniel Vaillant, député de la 17e circonscription..

Législatives 2017 : ça se précise

Quelle mouche a piqué le microcosme politique de gauche comme de droite à Paris ? Les prétendants à la candidature avancent leur pion à toute allure pour les législatives de 2017. Le 18e n'est pas en reste. Contrairement aux rumeurs qui circulent depuis plusieurs mois, Daniel Vaillant n'a pas l'intention de se retirer de la vie politique. Il vient d'annoncer officiellement qu'il serait candidat à sa succession dans sa circonscription, la 17e de Paris. « *J'envisage de briguer un ultime mandat* », déclare-t-il.

Côté LR, c'est Elisabeth de Rozières qui vient d'être investie. Chef cuisinier et animatrice télé, elle est déjà conseillère régionale, élue sur la liste des Yvelines menée par Valérie Pecresse. La course sera ardue pour elle, Daniel Vaillant avait été élu en 2012 avec 72 % des suffrages contre 28 % pour la candidate UMP Roxane Decorte. ■

Un espace de co-working pour les associations ?

Lors du conseil d'arrondissement du 20 juin, le groupe des écologistes du 18e a déposé un vœu demandant « *la création d'un espace de co-working et de réunions permettant la mutualisation de services et d'équipements (tels que la reprographie) à destination des associations du 18e* ». L'idée est de proposer aux associations de louer des espaces de travail dans le long terme, tout en partageant les mètres carré, par exemple en louant à l'année, mais avec accès à l'espace la matinée seulement. Ce vœu a été rejeté, avec plusieurs arguments : « *ce n'est pas un besoin exprimé par les associations* » et « *la MDA assure déjà cette fonction* ». Pas tout à fait : la Maison des associations propose effectivement des salles de réunion et l'utilisation d'équipements mais n'est pas en mesure de proposer des espaces de travail. Ce que recherche un très grand nombre de petites associations.
12 élus ont voté pour (EELV/PC-FDG), 18 contre (PS) et 9 se sont abstenus… Ceci dit, il a été question d'en parler au prochain CICA, la discussion est donc ouverte ! ■

Le dépôt de La Chapelle mène Grand Train

L'occupation éphémère du dépôt SNCF de La Chapelle est prolongée jusqu'au 15 octobre. Avec la participation de la SNCF, le lieu s'est mué en un fantastique musée du chemin de fer. À voir absolument entre amis ou en famille.

© Reportage photo Jean-Claude N'Diaye

On vient de loin pour se détendre et faire la fête dans le décor post industriel de Grand train, devant une collection de locomotives de tous âges qui racontent l'Histoire du train.

Grand Train, ou Ground Control saison 2, c'est reparti. Lune Rousse, agence événementielle déjà aux commandes en 2015, a repris les grands principes du concept de Ground Control mais a souhaité s'ouvrir plus sur le quartier et ses habitants. Les portes du 26ter rue Ordener, ancien dépôt et atelier d'entretien de la SNCF promis à destruction se sont rouvertes pour accueillir familles et fêtards tous les jours de la semaine dans un décor post- industriel fabuleux. Conscients des réticences des riverains après les débordements festifs de la première édition, les organisateurs ont repensé l'équilibre entre la place dévolue aux activités nocturnes et l'accueil des familles et des habitants du quartier. Pour le plus grand bonheur des amoureux des trains.

De La Bête humaine aux petits gris

En effet, le changement entre les deux éditions est assurément la présence des locomotives et un aménagement des hangars, dans une scénographie tournée sur l'univers des chemins de fer. Une réussite indéniable. Cela tient avant tout à la présence de la vingtaine de locomotives et wagons qui ont fait l'histoire du rail. Devant les yeux ébahis des promeneurs, un éventail complet de l'histoire des locomotives est offert.

De la locomotive à vapeur de l'époque de *La Bête humaine* aux premiers modèles électriques, des wagons de luxe aux petits gris que beaucoup d'entre nous ont connus, les machines ont été prêtées par la Cité du train de Mulhouse. On reste médusés devant ces monstres de dizaines de tonnes avec leur design d'antan et leurs peintures rutilantes.

Ambiance quai de gare

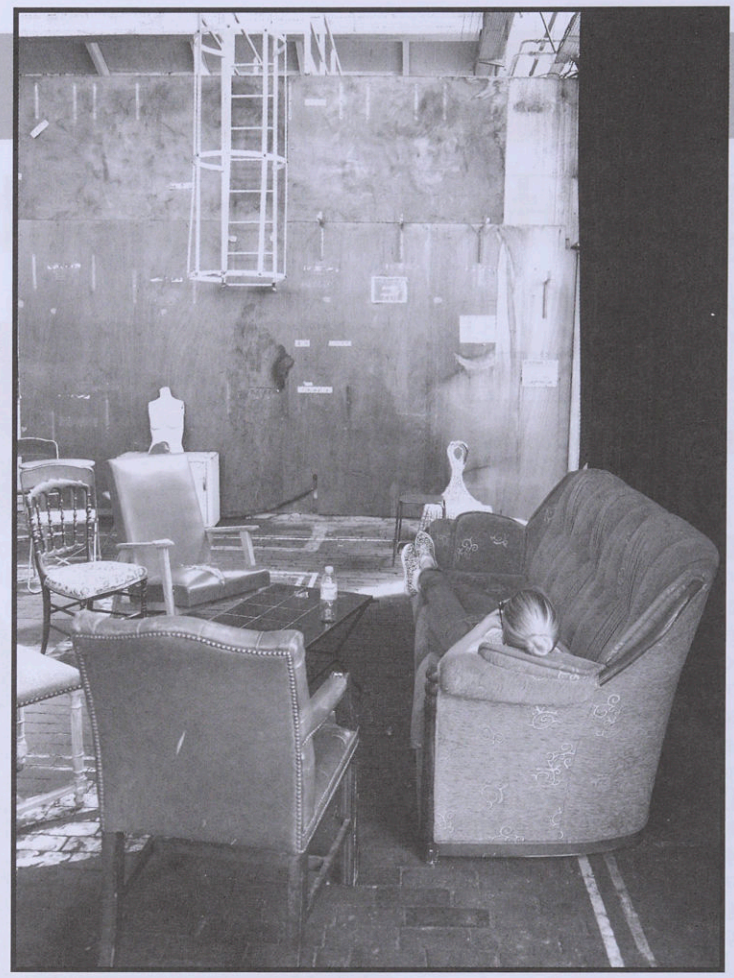
Tout dans ces hangars fait référence aux chemins de fer. Entre scénographie et espaces conviviaux, on voit défiler des uniformes de contrôleurs et cheminots. Un panneau d'horaires trône en hauteur. Tout cela avec un relent d'huiles et de métal chauffé qui rappelle que le dépôt était encore actif il y a peu. Sur le quai de la machine à vapeur, penchez-vous : le sol noir de graisse est constitué de pavés de bois debout (comme les vieilles tables de boucher) pour amortir les chutes de pièces lors du démontage, une rareté.

Dans ces immenses espaces, chaque recoin a été aménagé avec du mobilier SNCF. Cela permet aux groupes et aux visiteurs de se plonger dans une ambiance quai de gare. La palme revient assurément à ce wagon de TGV désossé dans lequel on peut d'asseoir pour boire un verre, se restaurer ou jouer à des jeux de société. Tout est à l'avenant. Le grand hall ouvert est meublé de chaises de gare et accueille une exposition de photos d'ambiance d'antan, « Tronches de vie », qui montre les ouvriers et tous les métiers du train à l'après-guerre.

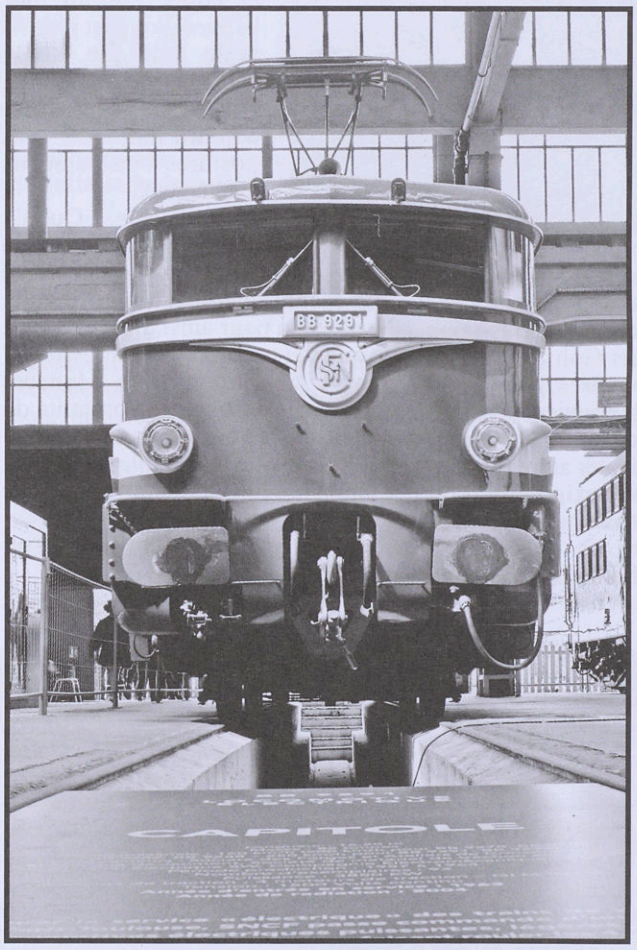
Ailleurs, derrière la petite librairie tenue par *La Vie du Rail*, le grou-

La vie du 18e

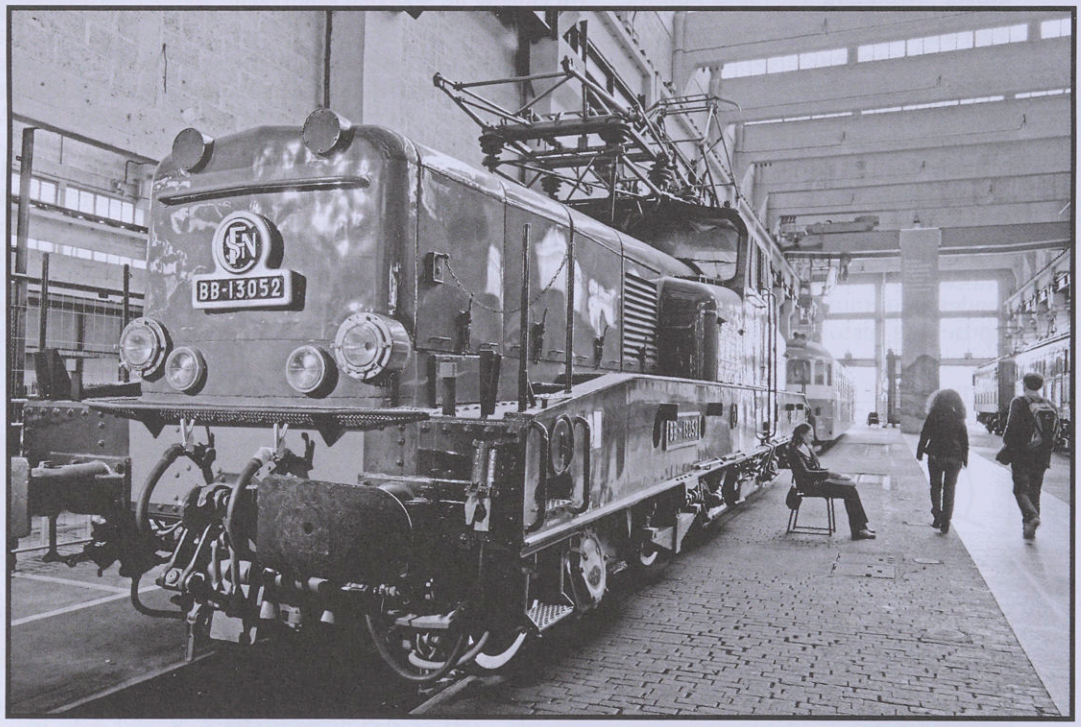
Marché de plein air, trains miniatures, brocante, thés dansants, gymnastique suédoise… Le site est une caverne d'Ali Baba.



Pause détente dans un vieux canapé chiné avant de goûter aux cuisines du monde dans l'un des nombreux bistrots.



Cette superbe locomotive électrique rouge, la BB9291, lancée en 1963, pouvait atteindre les 250 km/h. Après 41 ans de service, elle a pris sa retraite à Mulhouse.



La BB 13052 de la Cité du train à Longueau : surnommées fer à repasser à cause de leur forme, les 53 locomotives bleues de cette série roulèrent entre 1954 et 1994 à 120 km/h maximum.

pe d'édition de la SNCF qui propose des ouvrages sur l'histoire des chemins de fer (et aussi *Le 18e du mois*), on s'abîme dans la contemplation des maquettes de trains de Mauritanie, de Russie et du monde entier. C'est une ode à la grande épopée du rail.

Pour parents et enfants

En journée, l'ambiance est familiale, les parents peuvent laisser leurs enfants dans un espace de jeux évidemment consacré aux chemins de fer, pour 10 € de l'heure. Pendant ce temps, les parents vont découvrir le marché de plein air, chiner des jeux pour enfants ou des vieux disques vinyles, ou tout simplement apprécier l'atmosphère romantique des rails sur le parvis où ont été plantés arbres fruitiers et jardin potager.

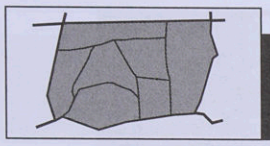
Si le cœur y est, on peut aussi aller chez le tatoueur, le coiffeur barbier, se faire masser ou assister à une conférence ou écouter des lectures d'œuvres littéraires autour du train. Le programme est affiché à l'entrée rue Ordener et relayé sur la page Facebook.

Vers la fin de l'après-midi, des thés dansants font la jonction avec la soirée qui attire jeunes et moins jeunes des quatre coins de Paris et d'Île-de-France. Car Grand Train est bien l'un des points chauds de cet été, une attraction qui peuple une portion de la rue Ordener, d'habitude moins fréquentée et donne une autre image de notre cher arrondissement.

Soirée branchée décalée

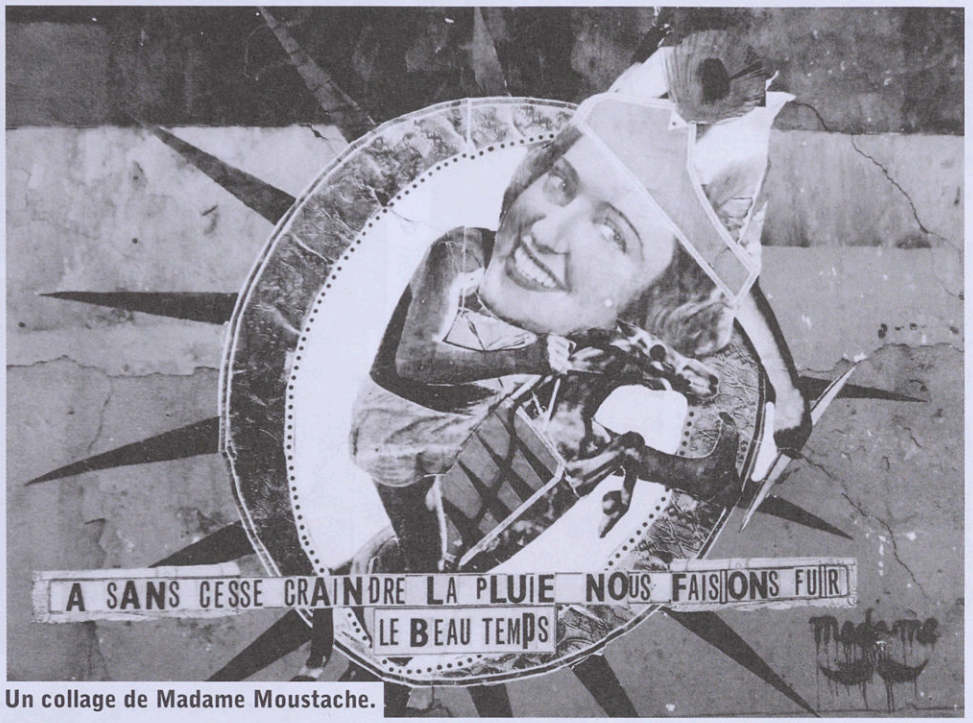
Le soir, la foule est dense. On vient boire, se restaurer et goûter dans la douceur des soirs d'été à cette ambiance décalée où se côtoient habitants du quartier, jeunes gens à la barbe taillée et de belles jeunes filles à l'élégance parisienne. Ce programme nocturne propose une grande variété d'offres de restauration : cuisine coréenne, italienne, hot-dog, barbecue argentin, pizzas ou burger maison, sans oublier assiettes de fromages et charcuterie. Tout est de qualité, mais à des prix… parisiens ! Un lieu à découvrir à toute heure. Bon voyage. **Stéphane Bardinet**

❑ Jusqu'au 16 octobre, de 11 h 30 à 23 h 30, 26ter rue Ordener, entrée libre.



La vie du 18e

Qui porte la moustache ? (1)



Un collage de Madame Moustache.

En dépit des vacances qui approchent, j'ai d'abord imaginé parler de tout autres choses, sérieuses, sinon tragiques (le moyen de faire autrement ?), telles que les suites de l'évacuation du campement de réfugiés de la rue d'Aubervilliers ou la destruction programmée du Bois-Dormoy ou encore la violence des rixes entre bandes rivales des 18e et 19e arrondissements… Les sujets ne manquent pas. Et puis non ! Basta ! J'ai déclaré forfait. Après tout, moi aussi je fais grève. Ou plutôt, j'ai finalement choisi de me ranger avant l'été derrière les bataillons d'amazones grivoises et ringardes de Madame Moustache.

Qui est Madame Moustache ? À ce que j'en sais, une artiste des rues, graphiste, affichiste, designer murale, activiste emplumée, moraliste de trottoir, philosophe de papier, férue de collages et de lettres découpées, montreuse et dresseuse de cavalières sans scrupule, de porte-flingues en jarretelles et autres cowgirls de saloon effrontées.

Sans doute avez-vous vu l'une ou l'autre de ses affiches hautes et grandes comme des cathédrales, faites de rondeurs tournoyantes, avec en leur centre une pistolera à cheval, fringante, pétaradante, transgressive, armée jusqu'aux dents, ou le faisant croire et jetant son défi à la figure des hommes (mais pas que !) d'une phrase prestement balancée, yeux dans les yeux, comme un coup de poing (d'imprimerie) dans la gueule.

Sans doute avez-vous aussi chaque fois reconnu en bas de l'affiche, vêtue d'un rouge sans concession, une signature invariable : soit le mot, *Madame*, délicatement posé au-dessus d'une moustache stylisée.

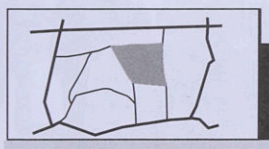
Sans doute encore, si du moins vous avez pris la peine de regarder l'envers des apparences, vous êtes-vous dit, gonflée la fille. Gonflée de renverser la loi des genres, de jouer à saute frontières, de déjouer les codes, de mélanger les registres, d'inventer, d'explorer, de raconter autrement les chamboulements vertigineux dont nous sommes les témoins, sinon quelquefois les acteurs.

Combien de divisions, Madame Moustache ? Sans doute quelques-unes à en juger par le misérable état de ces affiches deux ou trois jours (parfois plus, heureusement) après avoir été collées. C'est que Madame Moustache et son érotisme guerrier dérangent comme dérangent sa joie ou sa désinvolture ou encore son baroque inquiétant. Il n'y a pas de raison qu'il en aille différemment, si l'on admet qu'une fable visuelle un peu saillante et collée sur un mur contient souvent plus de vraie politique, de la robuste, de la créative, celle qui nous importe aujourd'hui, que cent postures ou slogans avantageux.

Mieux même… Qu'elle soit lacérée ou maculée ne fait qu'ajouter à ce que raconte cette fable en image. Nous voilà pour ainsi dire revenus à ce que j'ai prétendu vouloir éviter au départ. Si l'univers de Madame Moustache se joue de la brutalité du monde, il n'en dévoile pas moins l'un des visages de sa complexité. Il n'y a nul moyen d'échapper en ce moment à l'une ou à l'autre.

Daniel Conrod

1. ou qui porte la culotte ?



Simplon

La Louve, un supermarché coopératif dans le 18e

Une première pierre posée le 1er juin, une ouverture prévue à la rentrée 2016 : après plusieurs années de préparation, la Louve est dans les starting blocks.

La Louve, un nouveau lieu pour faire ses courses dans le 18e, investit au 116, rue des Poissonniers un grand pied d'immeuble tout neuf de 1 450 m² au total : 650 m² au rez-de-chaussée pour l'accueil, la vente et l'espace enfants pour ceux qui travaillent et 800 m² en sous-sol (1). Le bail avec Paris-Habitat est signé, les travaux enfin lancés.

Tom, le président, Jean-François, responsable de la maîtrise d'ouvrage et Jeanne, responsable du groupe financements, tous coopérateurs et futurs salariés de la Louve, expliquent qu'il leur faut beaucoup d'espace pour stocker vu qu'ils ne travailleront pas à flux tendus comme les supermarchés classiques. Leur politique : la Louve s'inspire du modèle de la Park Slope Food Coop. Cette coopérative fût créée voici 40 ans à New York, dans le quartier de Brooklyn. Elle regroupe aujourd'hui plus de 16 000 adhérents, qui gèrent ensemble un supermarché de 1 000 m² ouvert de 8 h à 22 h, 365 jours par an.

Cinq salariés

Seuls les coopérateurs pourront faire leurs courses à la Louve. Ils devront aussi assurer le fonctionnement en y travaillant et en embauchant collectivement des salariés pour coordonner et compléter ce travail. Pour commencer, cinq salariés vont assurer les tâches nécessaires au bon fonctionnement du magasin, alors qu'un magasin classique de cette taille emploie près de 25 salariés. Ces salariés encadreront les membres-coopérateurs actifs qui viendront travailler à hauteur de trois heures consécutives toutes les quatre semaines : au programme, caisse, stock, administration, réception des livraisons, nettoyage…

Ce modèle d'autogestion permettra à la Louve de pratiquer des prix raisonnables, sur des gammes de produits de haute qualité (artisanaux, bios, locaux…) tout en payant un prix juste aux producteurs. Sans compter que la Louve a bénéficié d'aides et de dons, notamment pour les gros équipements comme les rayonnages.

Bref : mettre la main à la pâte permettra aussi de choisir ce qu'on met dans son assiette. Les responsables promettent de « *choyer les fruits et légumes* », avec « *frigos haut de gamme et brumisateurs, la qualité de la « grande épicerie », mais 50 % moins*

Un Élysée Montmartre tout neuf en septembre

Détruite par un incendie en 2011, cette salle historique a été entièrement restaurée pendant deux années de travaux.

© Christian Adnin

La belle façade, sur le boulevard Rochechouart, de cette salle deux fois centenaire.

L'Élysée Montmartre fait partie de ces anciennes salles de bals qu'on trouvait en nombre dans le 18e et qui ont toutes quasiment disparu aujourd'hui. Le lieu ouvre en 1807, avec ses vastes jardins, en pleine campagne… au 72, boulevard de Rochechouart. De la danse, des bals, costumés ou non, mais aussi des clubs révolutionnaires, notamment entre 1848 et 1871 ou des rencontres littéraires : la programmation est très éclectique. Lors du siège de Paris en 1870, il devient même une fabrique de ballons de poste et plus tard un hôpital ! Ensuite, le lieu attire les artistes tels Toulouse-Lautrec ; ils viennent voir danser La Goulue, qui y a débuté à l'âge de 6 ans.

Lorsque s'achève l'exposition universelle de 1889, on recycle un certain nombre de structures. C'est ainsi que les structures métalliques du pavillon de France, conçues par Gustave Eiffel, viennent équiper la salle de bal. Autre élément rapporté, un haut-relief, provenant du Bal Mabille, trône face au boulevard. Par la suite, le nouveau propriétaire lance des travaux et adieu les jardins, sur lesquels on construit le Trianon-Concert.

Le feu en 1900 déjà

Deux salles voient le jour : le café-concert dédié aux chants et à la poésie, l'autre salle à la danse et au patinage. S'y produisent alors des artistes immortalisés par Toulouse-Lautrec comme Grille d'Égout ou Valentin le Désossé et le cancan, une danse endiablée, fait la célébrité du lieu. Hélas, en 1900, la salle de bal brûle ; elle est reconstruite dans l'esprit de l'époque, et on continue d'y danser jusqu'après la guerre.

En 1949 l'Élysée Montmartre change de style et organise… des combats de boxe et de catch ou des shows de strip-tease jusqu'aux années soixante-dix. Il faudra attendre 1968 pour que Jean-Louis Barrault y monte, sur le ring de boxe qui fait office de scène, le spectacle Rabelais, avec une musique de Polnareff. Dès lors, l'Élysée Montmartre devient une salle de spectacles de plus de mille places qui accueille des artistes très divers, comme Coluche, Alain Souchon en 1975, Noir Désir en 1990, Alain Bashung, M, mais aussi le premier concert de Daft Punk en octobre 1997 et David Bowie en 1999. Tous les styles, qui attirent des publics très nombreux qui se pressent dans la salle surchauffée ! Sans compter, tous les quinze jours, Le Bal de l'Élysée-Montmartre animé par le GOLEM, le Grand Orchestre de L'Élysée Montmartre, qui attire des foules de danseurs.

Nouvelle renaissance

Mais le 22 mars 2011 vers 8 h du matin, un nouvel incendie détruit l'Élysée Montmartre. Est-ce la fin d'une salle pluricentenaire ? En 2014, Julien Labrousse et Abel Nahmias, déjà propriétaires et directeurs du Trianon, s'associent pour racheter la salle et entreprennent la restauration du lieu.

Les travaux sont pilotés par l'agence d'architecture Studio Combo qui a fait appel au scénographe Antoine Fontaine, créateur de décors pour l'opéra, le théâtre et le cinéma. Vu les multiples transformations que le lieu a subies, un travail sur archives permet de retrouver les sources architecturales et décoratives et de reconstituer sans recopier, même si le lieu, classé monument historique, a des contraintes fortes.

Il a donc été réagencé pour satisfaire aux normes et aux exigences des artistes et du public d'aujourd'hui. L'espace scénique est modulable, ce qui offre la possibilité d'une salle à double configuration : 1 000 places assises ou 1 500 places debout. Pour ce qui est de la programmation, « *artistes émergents et underground seront programmés avec le souci inchangé d'un éclectisme exigeant. Quant aux rendez-vous imprévisibles et décalés, il faudra suivre l'actualité !* »

Danielle Fournier

cher ! » Alors que la viande et les poissons arriveront empaquetés pour des raisons sanitaires, le fromage sera livré par meules et découpé sur place par les coopérateurs, en sous-sol, dans les espaces de travail à la pointe.

3000 coopérateurs espérés

Actuellement, la coopérative comprend une quinzaine de « groupes » qui phosphorent tous azimuts. Elle pense atteindre 3 000 membres à l'ouverture. Bien sûr, il y aura une limite : 9 000 membres ! Si vous voulez en faire partie, il faudra investir 100 €, soit 10 parts de la coopérative. Les bénéficiaires des minima sociaux peuvent n'acheter qu'une part à 10 €.

Cela permettra d'avoir un badge, indispensable pour entrer à la Louve, qu'il s'agisse d'y faire ses courses parmi les 4 000 références proposées ou de venir faire son quota d'heures mensuelles. Il y aura un jour hebdomadaire de fermeture, non encore fixé, et la coopérative sera ouverte de 9h à 21h. Des réunions d'accueil sont prévues une fois par semaine ainsi que des petits tours dans le quartier pour expliquer le fonctionnement de ce collectif d'habitants fondé par deux Américains à Paris, Tom Boothe et Brian Horihan, « *gastronomes attentifs à la qualité et au prix de ce qu'ils mangent* ».

Danielle Fournier

1. Ne pas confondre avec la Coopérative alimentaire de la Goutte d'Or, 59 rue Stephenson. De dimensions plus modestes, elle fonctionne depuis 2014 et rassemble plus de 500 coopérateurs.

Extension du domaine du commerce rue Androuet

Que s'est-il passé rue Androuet, le soir de la Fête de la musique ? Ce 21 juin, une fête de l'Afrique est organisée. Rien de bien exceptionnel, les riverains sont habitués à ce genre de festivités car, plusieurs fois par an, la rue Androuet est le théâtre d'événements commerciaux déclinés autour d'un pays ou d'un thème. Comme en juillet 2015, où la rue avait été repeinte pendant cinq jours en jaune et noir, les couleurs des Flandres. Au menu : dégustation de bières et frites belges. Un moyen pour les commerçants de mettre un petit coup de projecteur sur leur rue et surtout sur leur commerce.

En juin, une nouvelle déclinaison a mis l'Afrique à l'honneur mais l'ambiance a été un peu moins bon enfant. Les organisateurs ont fait appel à une entreprise de sécurité qui a interdit le passage des voitures dans la rue. Ce qui a eu pour effet d'agacer plus d'un riverain.

D'autant que la mission n'a été assortie d'aucune autorisation délivrée par la préfecture. Il semblerait que les organisateurs aient profité de la Fête de la musique pour opérer une extension du domaine du commerce sur toute la rue. Un syndrome que connaissent bien les Montmartrois.

Bis repetita

Si les autorités ont eu connaissance de la tenue de cet événement, personne à la mairie ou au conseil de quartier n'a eu vent de cette piétonisation commerciale de la rue Androuet. Des espaces pour les piétons c'est bien, mais ce cas relève plus de la commercialisation de l'espace public. Signalant l'absence d'autorisation au service de sécurité, un habitant s'est fait envoyer paître assez vertement. Ce qui a ajouté à l'énervement.

On se souvient qu'en juin 2014, une affaire similaire s'était déroulée un peu plus bas, rue Muller. La voie avait été entièrement privatisée à l'occasion de la sortie de la Aygo, un nouveau modèle de la marque de voiture Toyota. À ce moment-là également, aucune autorisation n'avait été déposée à la préfecture, au grand dam de la mairie du 18e et des riverains.

Nadia Djabali

Des logements sociaux sur la Butte

Paris multiplie les initiatives pour une meilleure répartition des logements sociaux dans les différents quartiers de la ville. Le point sur les projets et les réalisations dans le 18e avec Ian Brossat, l'adjoint au logement d'Anne Hidalgo.

Des familles modestes peuvent-elles habiter dans des quartiers aisés ? La question peut paraître étrange mais qui n'a pas entendu des arguments du genre « *où ces familles vont-elles faire leurs courses ? Dans le quartier les prix sont trop élevés pour elles* ». Faux problème, rétorque Ian Brossat, adjoint au logement à la mairie de Paris et élu du 18e. Si nécessaire ces familles peuvent aller faire leurs courses dans un quartier où les prix sont plus conformes à leurs revenus. « *Et puis,* ajoute l'élu du 18e, *en matière de commerce, c'est la loi de l'offre et de la demande. Plus on installera de logements sociaux dans ces quartiers-là, plus le commerce s'adaptera à cette nouvelle demande* ». Il suffit de jeter un œil sur les taux de refus lorsque la Ville propose un logement social à Montmartre : il est bien inférieur à ceux en cours dans les quartiers du nord-est parisien et les familles qui obtiennent un logement social à Montmartre sont plutôt ravies et le vivent comme une ascension sociale.

© Nadia Djabali

Neuves et brillantes, ces belles truelles sont prêtes pour la pose de la première pierre au 79 rue des Martyrs.

Rééquilibrer les quartiers

Car Ian Brossat est de ceux qui trouvent anormal que le logement social soit à ce point concentré dans les arrondissements du nord de Paris. Une concentration qui vaut également pour le 18e arrondissement où les élus affichent une volonté de rééquilibrage entre l'est et l'ouest. À Montmartre par exemple, un certain nombre d'opérations immobilières vont dans ce sens. Comme au 79 rue des Martyrs, à proximité du cabaret Madame Arthur et juste en face de la façade bleue, blanc, rose de Chez Michou.

Pour le moment, engins de chantiers et ouvriers se partagent le terrain mais, en janvier 2018, une résidence sociale flambant neuve ouvrira ses portes. Avec un commerce en rez-de-chaussée ainsi que 21 logements d'une et deux pièces pour des personnes en réinsertion. Avec l'ouverture de cette résidence sociale, la Ville fait une pierre deux coups. D'abord en répondant aux besoins de ménages très modestes et d'autre part en mettant en œuvre dans l'arrondissement ce rééquilibrage géographique.

Comment réagissent les voisins ? Car on entend souvent les habitants expliquer qu'ils sont favorables aux logements sociaux du moment qu'il ne s'en construit pas dans leur rue. Une expression désigne d'ailleurs cette attitude : le nimby, acronyme de « not in my backyard » que l'on peut traduire par « pas dans mon arrière-cour ».

« *On a quand même dans le 18e arrondissement beaucoup moins de résistance que dans le 16e*, se réjouit Ian Brossat. *Et même dans des quartiers comme Montmartre, nous ne sommes pas confrontés à une guérilla juridique comme on peut l'être dans le 16e et globalement dans les arrondissements de l'ouest.* »

Le 18e plus accueillant

Le panneau du permis de construire du centre d'hébergement pour SDF en lisière du bois de Boulogne a été brûlé trois fois ! Rien de tout ça dans le 18e, où un centre pour réfugiés a été ouvert rue Coustou, dans un ancien immeuble d'EDF transformé, à terme, en logements sociaux. « *Son ouverture coïncidait avec le débat sur le centre d'hébergement pour SDF dans le 16e*, se souvient Ian Brossat. *Je suis quand même frappé par le décalage. Dans le 18e, nous n'avons eu ni problème, ni remarque de riverains.* ».

Serait-on plus enclin à la mixité sociale dans le 18e que dans le 16e ? Ian Brossat ébauche un début de réponse. « *Dans le 18e, même si nous avons des quartiers plus aisés que d'autres, il n'y a jamais une uniformité sociale comme il peut en avoir dans certains quartiers du 16e. Il y a une habitude de la mixité que n'ont pas d'autres quartiers de Paris et l'arrivée de logements sociaux n'est pas vécue comme une menace.* » Sur la Butte plusieurs immeubles sont en train ou vont sortir de terre, comme rue Tholozé, à l'angle Lepic Veron et rue des Trois-Frères.

Bailleurs et locataires

La production de logements sociaux passe par de la construction neuve et par l'achat d'immeubles existants. La Ville vient par exemple d'acquérir un immeuble rue des Abbesses. Dans ce cas-là, plusieurs options peuvent se présenter. Si tous les appartements ne sont pas occupés, des demandeurs de logement social entreront dans les logements disponibles. Quand le logement est occupé au moment de l'achat, si le locataire est en dessous des plafonds de ressources, il bénéficiera d'une baisse de loyer ; sinon il restera au loyer précédent.

« *Souvent nous nous apercevons qu'un certain nombre de familles étaient déjà demandeuses de logements sociaux* », remarque Ian Brossat. Mais cela arrive plus souvent dans les quartiers populaires. Au 1 rue Stephenson, la moitié des familles étaient demandeuses de logements sociaux comme au 61 rue Doudeauville et au 20 rue du Simplon.

Au-delà de la production de logements sociaux, il reste encore des choses à améliorer en ce qui concerne la relation entre bailleurs sociaux et locataires. Dans le 18e, Mario Gonzalez est l'élu spécifiquement en charge de ce sujet. À partir de la rentrée, une réunion annuelle des locataires avec leur bailleur sera instituée pour pointer les problèmes et faire un plan d'action pour que les choses s'améliorent.

Nadia Djabali

Les chantiers sur la Butte et à proximité

Prévus ou livrés en 2016 :
- 2 impasse Girardon, Freha, 3 logements acquisition-réhabilitation ;
- 5-7 impasse Marie Blanche, RIVP, 8 logements neufs ;
- 9 rue Etex, Siemp, 3 logements acquisition-réhabilitation.

Prévus pour 2017 :
- 104 bd de Clichy, I3F, 10 logements acquisition-conventionnement ;
- 83 rue de Clignancourt, PH, 14 logements acquisition-réhabilitation ;
- 2 rue Simart, RIVP, 15 logements acquisition-réhabilitation ;
- 11 rue de Sofia, Siemp, 5 logements neufs ;
- 142 rue Marcadet, Siemp, 8 logements acquisition-réhabilitation ;
- 24 rue Tholoze, Siemp, 6 logements neufs ;
- 6 rue Lambert, Siemp, 7 logements neufs.

Prévus pour 2018 :
- 79 rue des Martyrs, Siemp, 20 logements neufs en maison relais ;
- 44-46 rue Véron/28 rue Lepic, Elogie, 11 logements neufs ;
- 32 -32bis rue des Trois Frères, PH, 14 logements neufs ;
- 3 rue du Baigneur, RIVP, 30 logements acquisition-réhabilitation ;
- 78 rue Labat, RIVP, 5 logements acquisition-réhabilitation ;

Prévus mais pas de date annoncée :
31 rue Germain Pilon, maison Relais.

(Source Ville de Paris)

Montmartre

Joyeux anniversaire au 15 rue Véron

© Christian Adnin

Un immeuble bicentenaire, ça se fête.

Samedi 25 juillet, les habitants du 15 rue Véron fêtaient le bicentenaire de leur immeuble. Le premier bâtiment de cet ensemble, qui compte environ 90 logements, date en effet de 1816. Et c'est autour d'un buffet bien garni que copropriétaires, locataires et voisins ont célébré cet anniversaire. Parmi eux, des jeunes et des moins jeunes, dont Vali, Gabrielle et Rosario, véritables « *mémoire* » des lieux, plus d'un bicentenaire à eux trois. Vali est arrivée là il y a 40 ans, par « *amour du Montmartre de Van Gogh* », dans un appartement alors sans confort, à une date où le secteur n'était pas prisé des investisseurs immobilier. Gabrielle, elle, « *arrivée à un an, en 1940* », et partie en 1958 pour la rue d'à côté, se souvient d'une époque « *où on vivait avec la clé à l'extérieur, sur la porte* », et où les gamins couraient dans les rues, vides d'auto, derrière leurs cerceaux. « *On s'amusait à compter les prostituées et les proxénètes, on n'avait pas peur, tout ça était normal, on vivait tous ensemble.* » Gabrielle a rencontré Rosario au bal du Moulin de la Galette, fermé en 1966. Rosario se souvient des livreurs de lait avec leurs énormes bidons, des rémouleurs, des vitriers et de tous les petits artisans qui avaient leur boutique à l'emplacement des actuels magasins de vêtements de luxe et autres chaînes du textile. Une époque où, comme ils le disent avec nostalgie tous les trois, « *Montmartre était encore un village* ». Un quartier populaire de Paris.

Anne Farago

Joyeux repas passage Cottin

© Céline Rossli

Organisé deux fois l'an, au commencement et à la fin de l'été, le repas du passage Cottin réunit les habitants de cette voie montmartoise autour d'un grand buffet de spécialités culinaires et de breuvages apportés par chacun. Le samedi 25 juin dernier, la 36e édition de cet événement, créé en 1997 par Camille Savage, Hubert Caporal et Rémi Philibert,trois habitants du quartier, a réuni environ 80 joyeux convives. Bercée par des reprises de Philippe Bogé de grands titres de la chanson française. la fête battit son plein jusqu'à une heure avancée de la nuit.

La Chapelle

Espoir pour le Bois Dormoy

Trois événements relatifs au Bois Dormoy, toujours menacé de disparition, ont jalonné ce mois de juin.

© Simon Renou

«Des arbres, pas du béton». Les partisans du Bois Dormoy ont manifesté le 14 juin devant la mairie.

Le plus important, l'audience du tribunal administratif qui a eu lieu le 19 juin. Les adhérents et usagers du Bois Dormoy ont eu la bonne surprise d'apprendre que le rapporteur public demandait « *l'annulation partielle du permis de construire en tant que l'accueil de jour du deuxième étage méconnaît l'article UG 2-3-2 du PLU* ». Tous se prennent maintenant à espérer que cette décision sera confirmée. Le moral est assurément remonté !

Avant cela, les supporters du Bois Dormoy s'étaient rassemblés le 14 juin devant la mairie pour continuer à réclamer la sauvegarde de cette petite forêt sauvage. Les banderoles déployées, les pancartes et les slogans scandés : « *Des arbres, pas du béton* », « *Oui au bois, non au béton* », « *Jardin partagé à protéger* ».

Vœu pieux

Pascal Julien, conseiller de Paris, nous confirme que la mairie refuse toujours les alternatives proposées par les élus écologistes. Une de leur proposition : construire seulement la crèche sur l'emplacement du bois ce qui permettrait de garder la plus grande partie des arbres et de relocaliser l'EHPAD à Chapelle Charbon dans le cadre du grand réaménagement du Nord Est parisien.

Enfin le 20 juin, le groupe écologiste du 18e, émet le vœu (soutenu par le parti LR au conseil d'arrondissement que « *tout ou partie de la parcelle du Bois Dormoy soit classée en espace boisé classé* » ce qui empêcherait toute construction.

Ce vœu qui n'a pas été adopté intervient fort à propos quelques jours avant le vote de la modification du PLU (plan local d'urbanisme) par le Conseil de Paris le 4 juillet. Le PLU peut être amendé de manière générale ou à la parcelle et Galla Bridier (EE-LV) souligne que le Bois Dormoy est « *la parcelle la plus emblématique* » du 18e arrondissement car elle représente un lieu unique de nature spontanée en ville et de lien social. L'association du Bois Dormoy qui occupe encore aujourd'hui les lieux est tout à fait prête à envisager de transformer le bois en espace public car son seul objectif est de maintenir cet espace de nature spontanée unique en son genre à Paris.

Rappelons que la mairie de Paris n'a pas hésité à annuler le projet de construction de l'ICI rue Polonceau alors même que les panneaux de permis de construire étaient affichés. Il devrait donc être possible de revenir sur le projet de double construction au Bois Dormoy et de laisser vivre cet espace qui correspond à « *l'aspiration profonde* » de beaucoup de ses riverains.

Sylvie Chatelin

Des spécialistes moins chers au nouveau centre de santé

Médecine générale, cardiologie, chirurgie vasculaire et pédiatrie. Ce sont les quatre spécialités médicales proposées aux habitants de Marx Dormoy dans la clinique qui a ouvert début juin au 3 rue Romy Schneider. D'ici novembre, des consultations de dermatologie, pneumologie, gynécologie et dentaires devraient également être mises en place. Tous les médecins sont inscrits en secteur 1, ce qui permet aux patients de ne pas payer de dépassements d'honoraires. Une spécificité qui a conduit la mairie du 18e à retenir le dossier présenté par l'association Marie Thérèse pour la gestion du centre. Difficile en effet de trouver des pédiatres, cardiologues ou dermatologues à 23 € dans le quartier.

L'association Marie-Thérèse, à but non lucratif, a ouvert son premier centre de santé en 1918 à Malakoff afin d'offrir des soins accessibles et de qualité à toutes les personnes le nécessitant. Elle gère un autre centre médical dans le 14e, ouvert en 2006. En 2015, 84000 patients ont été accueillis en consultation. **Florianne Finet**

❑ Pour joindre le centre médical : 01 44 12 86 86.

Création du Charles de Gaulle Express : réagissez avant le 12 juillet !

Serpent de mer depuis 18 ans, la liaison rapide entre la gare de l'Est et l'aéroport de Roissy fait l'objet d'une nouvelle enquête publique, jusqu'au 12 juillet. Associations et riverains persistent dans leur refus de ce projet qu'ils estiment coûteux et inutile.

Rien de bien nouveau lors de la réunion publique au Louxor, le 16 juin dernier : en dépit des protestations, le tracé aérien a été confirmé. Cependant, une information pour notre arrondissement : le pont-rail de la porte de La Chapelle devra être déconstruit et remplacé par un ouvrage neuf. Ce qui n'augure rien de bon en matière de nuisances supplémentaires pour les riverains, déjà mobilisés contre cette balafre ferroviaire supplémentaire dans le 18e !

A leurs côtés, et très active depuis 2008, l'Association pour le suivi de l'aménagement Paris Nord-Est (ASA PNE) a lancé une action ciblée principalement sur la porte de La Chapelle : distribution de tracts, table de quartier pour inciter les habitants à déposer leurs avis et contributions à l'enquête publique non seulement dans les mairies du 10e et du 18e, mais aussi celles de Seine-Saint-Denis et Seine-et-Marne concernées par le trajet du CDG Express.

Double emploi

A ce sujet, Olivier Ansart, président d'ASA PNE relève que si une réunion de concertation a eu lieu au Mesnil-Amelot (77), aucune n'est prévue en Seine-Saint-Denis, « *alors qu'un viaduc de 8 km doit relier Mitry-Mory à l'aéroport !* » Du coup, les communes organisent la concertation avec leurs populations et les habitants de Sevran ont diffusé eux-mêmes un tract.

Au-delà du tracé en extérieur de cette ligne, les critiques visent son coût « *qui serait proche de 1,7 milliard d'euros* », précise Olivier Ansart et ne pourrait être financé par le seul prix des billets (même à 24 € comme annoncé, soit 2,5 fois plus cher que par le RER).

Pire encore, de forts doutes planent sur son utilité réelle. En effet, elle devrait être terminée en 2023, à la même époque que le Grand Paris express qui verra la nouvelle ligne 17 relier Saint Denis-Pleyel à Roissy, via des correspondances avec les RER B et D et avec la ligne 14, après son prolongement vers le nord.

En revanche, l'amélioration du

Le jeu étrange du Grand Pari

Vivre dans la rue, c'est comment ? De la porte de La Chapelle au Louvre, des volontaires ont participé à ce projet. Une expérience humaine forte.

Au petit matin, un groupe de « *joueurs* », comme ils se surnomment, installe une unité d'habitation à ciel ouvert, à la porte de La Chapelle. Leur mission : transporter à pied pendant dix jours tout leur mobilier en bois jusqu'au Louvre.

Conçu comme une performance artistique, l'événement s'est déroulé fin mai et a répondu à plusieurs objectifs : « *Parce qu'il est temps de voir une performance de grande dimension envahir la capitale,* détaillent les maîtres de cérémonie. *Parce que la question de l'accueil de l'autre et de ses migrations doit être posée, parce que discuter ensemble, c'est beau, mais faire avec, c'est encore mieux !* »

© Simon Renou

L'habitation à ciel ouvert installée par les participants sur l'esplanade Nathalie Sarraute.

Espace de rencontre

200 joueurs se sont inscrits sur les réseaux sociaux, via un formulaire lancé par un collectif d'artistes nancéiens, Laurent Boijeot et Sébastien Renauld. #legrandpari, c'est le nom de cette partie grandeur nature dans les rues de la capitale, à partir de ses 35 portes. Bravant la pluie et la tempête, nul doute que les participants en ont vu de toutes les couleurs.

Sur l'esplanade Nathalie Sarraute où ils ont logé durant deux nuits, Pierric, Valentin, Gubbles et Simon étaient sur la ligne de départ. « *Nous avons fait une halte devant la bibliothèque Václav Havel, à cause de la pluie. Mais la partie ne sera terminée qu'au Louvre et il faut maintenant déménager.* »

Pour les besoins sanitaires, les cinq jeunes hommes de l'équipe La Chapelle ont pu compter sur l'aide de la pizzeria du coin et de l'auberge de jeunesse. « *Et les gens sont vraiment généreux : on nous apporte du café, de la nourriture, voire des journaux.* »

Le duo boijeot.renauld explique : « *Le but est de créer un espace de rencontre où les conversations se nouent avec les habitants de chaque quartier, où l'on cesse d'être indifférents les uns aux autres.* » Après Venise, New-York, Thionville et Tokyo, les deux compères ont décidé d'aller plus loin à Paris et d'inviter les internautes à vivre l'aventure aux quatre coins de la ville. Et d'expliquer aux joueurs : « *N'oubliez pas que vous êtes chez vous sur le trottoir, et des hôtes pour les personnes que vous rencontrez, autant que leurs invités dans leur quartier. Les gens sont pour la plupart bienveillants ou simplement curieux. Ils vont vous prendre en photo et vous serez, l'espace d'un instant, le nouveau buzz sur Instagram.* »

Un choc positif

Ils décrivent une journée type : « *Lever entre 6 h et 7 h, préparation du café, première papote les yeux collés, souvent avant même le saut du lit… 9 h, on commence le déplacement. Tout est prétexte à l'arrêt : une conversation avec un passant, une sieste improvisée, une envie de jus d'orange… On se remet en mouvement et on s'arrête, vers 17 h/18 h où*

trafic sur le RER B, réclamée en particulier par l'association «Vivre sans CDG express et par la CGT cheminots, mettrait tout le monde d'accord. La Cour des comptes préconise d'ailleurs en priorité la rénovation du réseau ferroviaire entre la gare du Nord et Roissy.

Une étude obsolète

La nouvelle enquête publique est la conséquence du changement de montage financier, puisqu'il s'agit désormais d'un partenariat entre Paris Aéroports et SNCF Réseau, où le privé n'intervient plus.

© Jean-Claude N'Diaye

Vue plongeante sur le pont rail et le nœud routier de la porte de La Chapelle.

Mais l'étude d'impact a été invalidée en avril dernier par l'Autorité environnementale, instance relevant du ministère de l'Ecologie, car elle datait de… 2007 et ne tenait pas compte des évolutions de la réglementation intervenues depuis cette date ! Rien par exemple au regard des sites Natura 2000, des règles de la biodiversité ou sur la qualité de l'air. L'Autorité pointe du doigt plusieurs enjeux environnementaux mis en avant par l'ASA PNE, en particulier « *l'augmentation du bruit ferroviaire* » et « *les effets du projet sur les possibilités de renouvellement urbain du secteur de La Chapelle à Paris* ».

En principe, l'enquête publique devrait s'appuyer sur une étude d'impact prenant en compte ces observations mais, lors de la réunion au Louxor, les réponses sur ce point étaient assez floues ! Pour Olivier Ansart, la non-conformité de l'étude d'impact serait « *susceptible d'invalider l'ensemble de l'enquête publique et nous allons agir dans ce sens* ».

Surtout, comme l'a relevé l'Autorité environnementale, le tracé aérien du CDG express est totalement incohérent au regard des projets d'aménagement urbain programmés : grand parc paysagé Chapelle charbon, campus Condorcet, gare des Mines, etc.

ASA PNE continue de militer pour l'enfouissement de la ligne, également défendu au plan politique par EELV, le Parti de gauche et le PC. La mairie du 18e, comme la mairie de Paris, demandent aussi un tracé souterrain. Cependant, si les maires des 10e et 18e étaient présents à la réunion publique du 16 juin au Louxor, aucun adjoint à la maire de Paris ne s'était déplacé !

Le commissaire enquêteur doit remettre son rapport début octobre, ouvrant sans doute la voie à d'éventuels recours juridiques.

Annie Katz

❑ Jusqu'au 12 juillet, les Parisiens peuvent consulter le dossier dans les mairies des 10e et 18e arrondissements. Il est disponible sur internet : www.enquetepubliquecdgexpress.fr

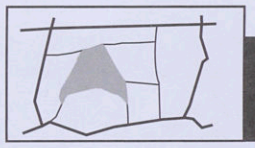
on commence à chercher un endroit pour se poser pour la nuit. On fait environ… 500 m par jour ! »

Comme Valentin, les participants sont pour la plupart heureux d'une telle opportunité : « *À Pajol, les gens cherchent une justification, ils pensent tout de suite à une manifestation artistique. Tandis qu'à porte de La Chapelle, sous les barres d'immeubles, des jeunes voyaient notre installation comme une fête des voisins. Ça fait un peu révélateur social.* »

Les jours qui ont suivi, certaines équipes parisiennes ont dû abandonner pour cause d'intempéries. « *La pluie nous a eus* », écrit Laurent Boijeot qui, avec Sébastien Renauld, jouait les anges gardiens. « *Les joueurs cherchaient à s'abriter tant bien que mal, ils stagnaient sous une bâche. Du coup, les unités d'habitation n'étaient plus en mouvement et disparaissaient du paysage. Artistiquement, ça n'avait plus de sens. On a préféré mettre fin à l'histoire avant que le souvenir de la douleur ne l'emporte sur celui du choc positif qu'ils viennent tous de se prendre en pleine figure.* »

Un choc positif en effet : rue Abel, un joueur publiait au cœur de la tempête : « *On fait plus que survivre, on est toujours tout amour et on est chaud comme des tortues !* » Et le duo de conclure sur leur blog : « *Sauvés des eaux in extremis, ils reviendront vous dire je t'aime.* »

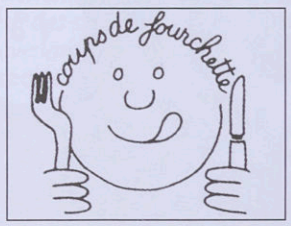
Simon Renou



Clignancourt

Larguez les amarres chez Fichon !

Changement de décor au carrefour Ramey-Marcadet-Hermel. La librairie solderie *Les lendemains d'hier* devient une agence de voyages et la quincaillerie s'est muée en restaurant dénommé *Fichon*.



« *Un nom trouvé en une demi-heure* » précise Matthieu Dewilde, le jeune patron, caviste de son état. « *On cuisine principalement le poisson, on est donc parti du mot fish que l'on a francisé en Fichon, avec une petite connotation franchouillarde* ».

Résolument moderne cependant se veut le triangle aux grandes façades vitrées derrière lesquelles s'alignent tables et convives. Pas franchouillarde non plus, la carte : « *on a voulu dépoussiérer la cuisine autour des produits de la mer, avec une inspiration japonaise, des poissons rapidement cuits ou préparés en tartare ou encore crus.* » Le saumon, poché en robe de pistache sur mangue verte et daïkon ce soir-là, savait surprendre. Le ceviche (qui varie chaque soir selon « l'humeur du capitaine » et les arrivages) était un délicieux morceau de lieu accompagné d'une sauce au wasabi. Magdalena, la jeune cheffe, ni bretonne, ni japonaise, sait aussi créer des desserts maison comme cette goûteuse compotée de dattes à l'huile d'olive et fromage de brebis.

Un dîner agréable… si ce n'était le bruit assourdissant ! Rien pour amortir le son réfléchi d'un mur de pierre et verre à l'autre. Haro sur l'architecte qui a entrepris les importants travaux de transformation sans penser à ce détail majeur. Le patron et ses deux associés en conviennent : « *ce désagrément pour la clientèle comme pour notre personnel, on va y remédier très rapidement par de nouveaux travaux.* » Cependant, depuis son ouverture fin mars, Fichon ne désemplit pas.

Brigitte Bâtonnier

❑ 98 rue Marcadet. Dîner : plats entre 13 et 18 €, entrées et desserts de 4 € à 8 €. Les deux plats du jour du déjeuner sont à 13 €.

La bibliothèque Robert Sabatier encore fermée

Savez-vous ce que les journalistes appellent un marronnier ? Il s'agit d'un sujet qu'on repasse une fois par an. Par exemple, la rentrée des classes, le palmarès des meilleurs hôpitaux, les prix de l'immobilier ou chez nous, la fête des Vendanges.

La fermeture de la bibliothèque Sabatier pourrait entrer dans cette catégorie. Car elle a fermé le 14 juin pour des travaux qui dureront jusqu'au 17 septembre. Un de nos lecteurs s'est une fois de plus cassé le nez lorsqu'il a voulu rendre ses BD, CD et DVD le 21 juin. Une affiche était visible ce jour-là, priant les usagers de garder le matériel emprunté jusqu'à la réouverture à la rentrée. Mais début juin, aucune information concernant la fermeture n'était disponible. **N. D.**

Balade street artistique dans le 18e

Levez le nez, nos rues foisonnent d'œuvres d'art. Des artistes de rue de toutes tendances ont transformé l'arrondissement en musée à ciel ouvert. Le 18e du mois a rencontré Codex Urbanus qui nous fait un petit état des lieux de ce mouvement, le Street art.

C'est entre 1 h 30 et 4 h du matin qu'il sort de chez lui, marqueurs acryliques en poches pour se rendre sur son terrain de prédilection : Montmartre. Codex Urbanus va offrir au quartier, et plus si affinités, une horde de chimères trichromiques baptisées Puma Cervus, Aries Maris, Lepus Larvae. Il en a dessiné plus de 200 sur les murs de l'arrondissement, et toutes sont répertoriées et classifiées. « *Les chimères, c'est sans fin*, raconte Codex. *Ce croisement entre deux animaux fait également écho aux enluminures médiévales. Des moines présentaient des éléphants ou des lions alors qu'ils n'en avaient jamais vu. Pour eux une licorne et une girafe, c'était un peu la même chose.* »

Au départ, les bestioles de Codex Urbanus mesurent 30 cm mais aujourd'hui certaines peuvent atteindre le mètre et demi. Pas de croquis préparatoire, la chimère prendra forme en fonction du mur sur lequel son œil s'est arrêté. « *Je ne pose jamais sur de la pierre de taille parce que j'ai une sorte de respect pour le calcaire,* prévient le street artiste. *Je me pose en général sur des revêtements déjà repeints par la mairie. La Ville de Paris utilise un très beau revêtement satiné beige, très pur. C'est la peinture antigraffiti de la maison Korrigan.* »

Poésie urbaine

Ses marqueurs en acrylique, Codex les achète chez Polymex, au 45 rue de La Chapelle. Une adresse connue dans le milieu. Ses couleurs de prédilections : le noir, le blanc, le gris. Pour le street artiste, la Butte est propice à l'art urbain avec ses décrochements de façades et ses escaliers. La colline est également un lieu un peu tellurique. Spirituel et religieux aussi. Sur la plus haute butte de Paris s'élevaient deux temples érigés du temps de la splendeur de Rome : un pour Mars et un pour Mercure.

La nuit est favorable à la poésie urbaine. Avec le bruit des voitures en contrebas, les rues désertées par l'espèce humaine appartiennent aux chats et aux graphistes de tout poil. Codex caresse l'idée que Montmartre n'est pas totalement mort, qu'il s'y passe encore quelque chose. « *C'est un quartier qui devient une ville musée*, regrette-t-il. *En gros, les Parisiens ne se donnent pas rendez-vous place du Tertre.* » Il se souvient un brin nostalgique des Abbesses il y a 15 ans : « *On allait au Sancerre ou aux Deux-Moulins. Cela n'a plus rien à voir avec ce qu'il s'y passe aujourd'hui.* » Aujourd'hui le quartier s'est transformé en une sorte de centre commercial touristique. Voilà pourquoi les bestioles ont fait des incursions vers la rue du Poteau ou le quartier du Simplon.

Codex Urbanus représenté à côté d'une de ses chimères. En surimpression, le petit bonhomme emblême des dessins de Sdey.

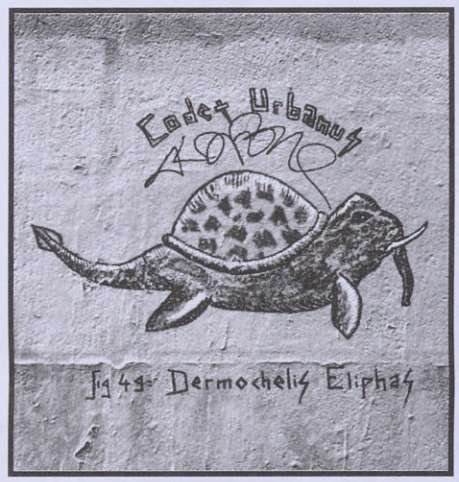
Codex urbanus, cela signifie manuscrit urbain. Drôle de nom pour un artiste. « *Ce n'est pas moi qui l'ai choisi* », explique-t-il. C'est le nom du projet. Codex dessine un bestiaire d'animaux fantastiques sur les murs. Ils font tous partie du codex urbanus qui est ce grand bestiaire de la ville. « *Au-dessus de chaque créature, j'écrivais Codex urbanus. Les gens à force de voir Codex urbanus, plutôt que de se dire c'est le nom du projet, se sont dit que c'était mon nom* ». Confondre l'artiste et l'œuvre est un classique dans le street art. « *Le Cyklop, je pense, n'a pas non plus choisi son nom. Ce sont les gens qui ont vu le poteau avec un œil qui l'ont appelé comme ça. Akiza, c'est pareil, ils ont pris le nom d'une poupée qu'ils ont créée* ».

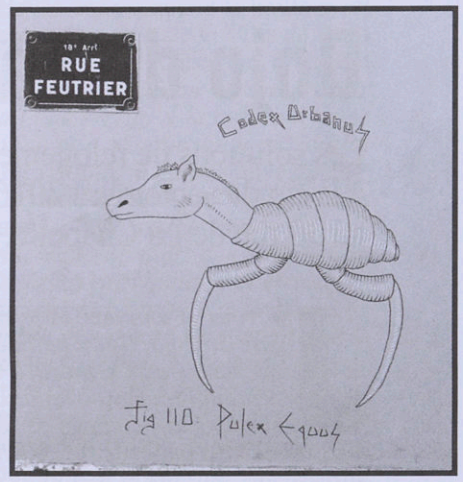
La Mecque parisienne du street art, c'est Ménilmontant. Une foule d'amateurs s'y rend pour y prendre des photos. D'ailleurs la demande de visites spécifiquement dédiées au street art y est croissante. On se bouscule également du côté du canal Saint-Martin. Rien de tout ça à Montmartre : « *Nous dans le 18e, on est un peu à la bourre,* prévient Codex. *Malgré mes efforts nocturnes, furtifs mais réguliers, nous ne sommes pas au niveau de ce qui se fait sur le canal ou sur la Butte aux Cailles.* ». Le nombre de touristes qui fréquentent la Butte est important mais ils prennent les œuvres en

En haut à gauche: un collage de Madame Moustache.
En haut à droite : Le demi-sourire de Gregos sur l'un de ses visages en plâtre.

En bas à gauche: Une des étranges planches anatomiques de Pole Ka.

À droite: d'autres chimères de Codex Urbanus.





photos plus par coïncidence que par volonté.

Une jolie scène

Il y a des endroits où on est sûr de croiser du street art : les escaliers du Calvaire, la rue Foyatier à Pigalle, dans les rues de la Goutte d'Or ou de La Chapelle. « *Mais ce n'est pas le même rendez-vous que celui qu'on peut avoir à Ménilmontant ou Belleville : là-bas il y a un turnover sur les murs et une assiduité du street art bien plus importante.* »

Le 18e n'est pas totalement en reste car il s'y développe une jolie scène street artistique. Parmi les artistes de chez nous, il y a Pole Ka qui colle des planches anatomiques de femmes un peu torturées. Il y a Jux qui fait des cocons. Il y a SDey qui vient du graffiti et qui propose un personnage avec un chapeau et une moustache. Kefran et ses miroirs. Madame Moustache, très active du côté du marché de l'Olive, qui propose des collages. Akiza et Mental links, à cheval sur le 9e et le 18e. Il y a Gregos évidemment. Lui, il colle son visage en plâtre partout dans Paris mais il a commencé à Pigalle. « *La légende veut qu'il habite au-dessus d'un bar et qu'il y avait du bruit*, raconte Codex. *Il a collé son visage tirant la langue en face du bar. On lui a dit que c'était génial et il a continué à en mettre partout.* »

Graffiti et street art

La différence entre le graffiti et le street art est cruciale. Codex explique que le graffiti apparaît dans les années 60-70 à New York, avec cette idée revendicative et territoriale. Un mouvement créé par des laissés pour compte qui disent « *Nous, on existe et vous entrez dans notre territoire* ». Avec le temps, ils ont élargi le slogan : « *Vous êtes chez nous et chez nous c'est partout…* » En dessinant sur des trains. En passant du tag, qui est juste une signature, au graffiti, un peu plus « chiadé » avec des couleurs, des effets de lumière, de profondeur et de 3D.

« *C'est probablement le mouvement d'art contemporain le plus emblématique de notre époque. Moi, je suis un énorme fan de graffiti*, s'enthousiasme Codex. *Un jour il sera ancré dans le temps, comme l'a été l'art nouveau.* » Les graffeurs se considèrent comme appartenant à une méta culture qui comprend aussi le slam, le hip hop… le graffiti n'en étant que l'aspect graphique. Le street art apparaît plus tard : quand des artistes ont vu de quoi étaient capables les graffeurs et qu'ils ont investi la rue.

Sur le mur Ordener, c'est du graffiti. Il n'y a pas une once de street art. Le street art, ce sont des artistes qui posent leur art dans la rue. Et ce, illégalement. « *Pour moi, l'illégalité est un des critères majeurs. Ce critère devenant la garantie de la liberté* » précise Codex.

Jusqu'à 3 000 € d'amende

Le mur Rosa Parks fait partie de ces festivals de street art qui permettent à des artistes de s'exprimer de manière légale. Cela permet de travailler les œuvres mais il ne faut pas perdre de vue que, lorsqu'on propose à des artistes un mur pendant une semaine et en pleine lumière avec toutes les autorisations, ils produiront des choses totalement différentes de ce qu'ils auraient proposé quand ils ont 30 minutes devant eux et qu'ils risquent deux ans de prison et 3 000 € d'amende.

« *Les deux formules sont bien*, convient Codex. *Jérôme Coumet, le maire du 13e est un grand fan du street art. Il a commandé les fresques de 30 mètres de haut que Mehdi Ben Cheikh a réalisées sur des logements sociaux. C'est génial, mais si on mesure le street art du coin à l'aune de ces fresques gigantesques, réalisées avec énormément de moyens, par des gens super célèbres et qu'on paie très cher, on va avoir un décalage. C'est quelque chose qu'il faut vraiment garder en tête pour juger les œuvres. Dans le street art, on peut aussi être dans de toutes petites choses qui peuvent provoquer la surprise, la poésie.* »

Les colleurs, comme Madame Moustache, ont un avantage. Ils ne bénéficient pas de la même législation. Dessiner directement sur un mur est délictuel : cela implique des gardes à vue, deux ans de prison, ça ne rigole pas. Le collage est passible d'une contravention de 250 € et la police est souvent clémente lorsque l'artiste l'enlève parce que la colle n'est pas encore sèche. « *La différence de traitement est politique parce que les partis politiques ont pas mal recours à l'affichage sauvage.* » Du coup les artistes colleurs peuvent intervenir en journée et surtout ils peuvent créer des pièces qui ne sont pas uniques. « *Ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas bien. Ce que fait Madame Moustache, ça a vraiment de la gueule.* »

11 arrondissements pour 11 artistes

Codex est bien conscient de l'illégalité de son activité. Mais il a éga-

Suite de l'article page 16

lement le sentiment de faire corps avec la vie artistique parisienne. La Ville partage cette schizophrénie. D'un côté elle punit, de l'autre elle encourage. Dans le cadre de l'année du street art à Paris, la municipalité a, en début d'année, octroyé 11 murs à 11 graffeurs. Dans le 18e, c'est Astro qui s'y collera.

« *La mairie de Paris ne reconnaît jamais un artiste en tant que tel*, regrette cependant Codex. *Si tu veux quelque chose de la mairie, il faut que tu passes par une association. Le souci, c'est qu'il y a des gens qui sont spécialistes de l'association, qui savent appuyer sur tous les bons boutons. Ils n'y connaissent rien en art mais eux, ils savent obtenir les murs, les subventions, les autorisations, etc. Du coup cela crée un prisme un peu compliqué.* »

Aliens en mosaïque

Les murs du 18e sont parsemés d'œuvres, il suffit de lever le nez. La reconnaissance du street art passe par le fait d'être remarqué plutôt que par l'achat des œuvres. Même si des ventes sont organisées dans des galeries. Un mur retravaillé par l'artiste britannique Banksy a été volé, il y a quelques années dans le sud de l'Angleterre, pour se retrouver dans une galerie de Miami. « *Un Banksy, ça coûte 50 000 €. Donc ça vaut le coup de sortir un marteau-piqueur,* plaisante Codex. *Il y aura certainement des artistes parisiens à qui ça arrivera car on a inventé beaucoup de choses.* » Les pochoirs par exemple avec Mistic et Jeff Aérosol, Nemo, Mosko, Jerome Mesnager. D'ailleurs même Banksy dit que son père spirituel c'est Blek le rat.

Les petits collages en hauteur sont typiquement parisiens. Invader a commencé dans les années 1990 avec ses aliens en mosaïque. Pour des questions d'assurance, la mairie de Paris n'intervient pas au-dessus de 3,5 m. Du coup, il y a une course à la hauteur parce qu'au dessus de 3,5 m, les œuvres ne sont pas recouvertes par les services. « *Chaque coin de rue est devenu une sorte de galerie d'art. Il faut lever les yeux mais une fois que tu commences, tu ne peux plus t'arrêter. Il se joue à Paris un épisode que je trouve assez majeur de l'Histoire de l'art et les officiels n'en ont absolument pas conscience.* »

Nadia Djabali

18e Sport

Dojo de La Chapelle, c'est fini

Les solutions de relogement à court et long termes n'ont pas abouti. Le dojo, fondé en 1989, fermera ses portes à la fin de septembre 2016. Le pire est arrivé, même si les dirigeants veulent croire à une réouverture au 38 rue de La Chapelle, au mieux en 2018.

« *Je vous ai annoncé la fermeture du dojo. Notre bâtiment ne sera pas en mesure de reprendre une nouvelle saison sportive au mois de septembre* ». C'est par ce triste courrier adressé aux parents et membres du club que Pierre Le Caer, fondateur, professeur et administrateur du dojo de La Chapelle 1989, clôt l'année 2015-2016. Malgré les discussions avancées avec Paris-Habitat pour une solution de relogement dans l'ancienne ferme du 38 rue de La Chapelle et le soutien de la mairie du 18e, Pierre Le Caer jette l'éponge. C'est une histoire d'un quart de siècle qui s'achève.

L'ambiance est joyeuse et détendue ce dimanche de fin juin pour le déjeuner annuel du club. Parents, pratiquants et membres de l'association discutent autour d'un verre, les enfants comme à l'accoutumée jouent et courent librement sur le tatami. Une fête comme les autres, sauf que c'est la dernière. Car Pierre Le Caer a décidé de ne pas poursuivre le combat judiciaire. Il ne souhaite pas attendre la décision du délibéré qui sera rendue en septembre par le TGI de Paris dans l'affaire qui l'oppose à Eifidis, bailleur social propriétaire de l'ancienne usine au fond du 21 rue de La Chapelle.

Début septembre, « *j'assurerai quelques cours pendant trois semaines mais juste le temps pour les enfants et les pratiquants de trouver d'autres structures pouvant les accueillir* » poursuit Pierre Le Caer. On sent la lassitude et la résignation. Pourtant, tout espoir n'est pas perdu pour que le club trouve un ou des hébergements d'urgence à la rentrée et surtout pour que les discussions en cours depuis deux ans pour un relogement au 38 rue de La Chapelle aboutissent.

La grande salle, qui accueillait les judokas du dojo depuis 27 ans, est désormais déserte.

Un relogement au mieux en 2018

Igor Van Wymeersch, futur administrateur du dojo, dans l'éventualité où le club survive à l'arrêt temporaire de son activité, veut y croire. « *Nous aurons une réunion d'engagements avec Paris-Habitat en septembre 2016*, explique-t-il. Un accord financier a été trouvé pour le loyer et Paris-Habitat devrait s'engager à assurer les travaux de gros œuvre et de mise aux normes du futur établissement recevant du public (ERP) : rampe d'accès pour personnes à mobilité réduite, ou installation d'un ascenseur pour l'accès aux étages. Le second œuvre et l'aménagement reviendront au club. « *Pour l'instant, les discussions avancent bien* », reconnaît Igor Van Wymeersch, *mais rien de concret n'a encore été couché sur le papier.* Mais d'ici l'éventuelle livraison en 2018, la question est de savoir si le club pourra survivre à une longue interruption d'activité. « *À cet horizon, le risque est qu'il ne reste que des miettes du club car la structure humaine que constitue une association est fragile* », s'inquiète Pierre Le Caer.

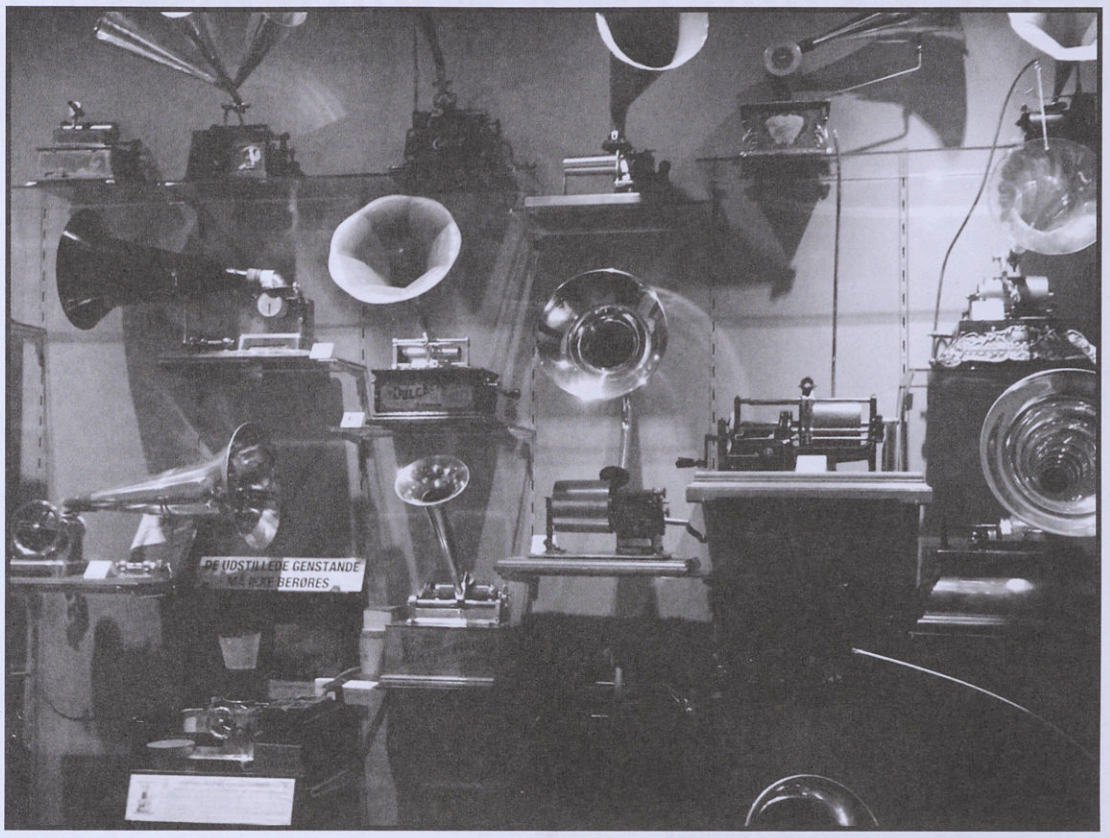
Solutions d'urgence toujours à l'étude

Toutefois, l'association est très soudée et compte dans ses rangs de nombreux bénévoles de qualité, rassemblés autour de la personnalité de Pierre Le Caer. Les membres se mobilisent tous azimuts pour dénicher des solutions de relogement temporaire. Outre les échanges avec la mairie pour investir un ancien parking entre la place Hébert et Cap 18, les membres frappent à toutes les portes pour trouver, qui des créneaux dans d'autres salles municipales, qui auprès de l'Union sportive des cheminots de France, union des activités sportives de la SNCF. Des visites, des courriers sont attendus pour la fin juin. La mairie du 18e et Éric Lejoindre n'ont pas ménagé leurs efforts et leur soutien au club et Pierre Le Caer a remercié le maire pour son action. Mais les pouvoirs d'une mairie d'arrondissement pèsent peu face à la mairie centrale et de ce côté, les soutiens ont été inexistants. Une certitude, une page se tourne pour le dojo de La Chapelle. Car si quelques heures seront trouvées pour les adultes pratiquant dans d'autres lieux sur Paris, il est certains que les parents refuseront d'inscrire leurs enfants loin de leur domicile.

Stéphane Bardinet

Le Musée du son est en danger

Trop peu de visiteurs et pas de subvention : ce lieu discret, qui raconte 150 ans de productions sonores, est menacé.



© Gilles Jeudy

Certains des 250 objets de production sonore du musée sont uniques au monde.

À peine visible du boulevard, ce petit musée recèle des trésors.

Vers le métro Anvers, à la limite du 18e, dans un petit musée discret et à peine visible, phonographes, électrophones et gramophones, 250 objets d'époque mais en état de fonctionnement se font face. L'endroit est sombre, feutré, avec un avant-goût d'une ambiance cabaret. Des affiches aux fenêtres empêchent la lumière de pénétrer dans ce lieu où sont présentés les premiers enregistrements mécaniques.

À l'origine, c'est un collectionneur privé qui a eu la bonne idée de partager ses passions avec d'autres et mettre à la disposition du public une partie de sa collection. Certains des objets sont uniques, d'autres n'existent qu'en quelques exemplaires dans le monde.

Un succès mitigé

En 2014, le collectionneur Aro Jalal récupère un espace de 140 m^2 qu'il divise en deux : un musée et un atelier permettant de réparer les pièces qui ne fonctionnent pas.

Très vite, le musée est en danger, les loyers commerciaux sont élevés, même quand le bailleur est une société d'économie mixte de la Ville de Paris (Paris Habitat), et notre collectionneur n'obtient aucune aide. « *J'ai trop compté sur les subventions publiques, c'était une erreur. À la création de ce lieu, tout le monde m'a encouragé mais je n'ai obtenu aucune subvention, ni de la mairie du 18e, ni de celle 9e* », admet Aro Jalal, qui aujourd'hui a quelques difficultés à faire tourner ce musée.

« *D'autant que le public n'est pas toujours au rendez-vous. Seuls les provinciaux et étrangers passent ici. Quant aux habitants du quartier, ils ne viennent en nombre que quand ils sentent que le musée est menacé de fermeture* », ajoute-t-il. Il tente alors l'ouverture du musée aux scolaires, organise le premier dimanche de chaque mois un concert pour intéresser le public, mais rien n'y fait, trop peu de monde pousse la porte. Et pourtant il y a ici et là toute l'histoire de la reproduction sonore sur 140 ans, que nous pouvons découvrir dans les visites guidées, commentées, argumentées.

Gilles Jeudy

❑ Phono Muséum Paris, 53, boulevard de Rochechouart. Ouvert du jeudi au dimanche de 14 h à 18 h. Visite sonorisée : adulte 10 €, demi-tarif de 6 ans à 15 ans (gratuit pour les moins de 6 ans). Visites spéciales pour groupe. 06 80 61 59 37, http://phonomuseum.fr

Les errances d'un écrivain en quête de beauté

Pour son premier roman, Antoine Cozin nous fait déambuler dans les quartiers chauds du 18e. Et mouille sa chemise pour distribuer lui-même son livre, *Sous la jupe du Tigre*, aux libraires de la Butte.

C'est sans grande conviction que, le mois dernier, un jeune habitant du quartier a déposé son roman chez les libraires du 111, rue Caulaincourt. Pourtant, grand bien lui a pris. Car *Sous la jupe du Tigre* a fait l'unanimité chez les McGriff.

Le livre nous invite, comme son titre l'indique, à entrer dans l'intimité… d'un tigre. Et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit du jeune romancier lui-même. Antoine Cozin, alias Tonio le Tigre donc, passe son temps à rechercher la beauté. Et c'est le 18e arrondissement qu'il a choisi comme lieu de prédilection. De jour et de nuit, il erre. Des bancs publics de Montmartre aux ruelles de Barbès, des sex-shops de Pigalle aux salles de poker de la place de Clichy. Car pour Tonio le Tigre, il est impossible de « *se lasser d'un monde qui a tout à offrir à celui qui se tient prêt.* » Par là, le jeune auteur semble nous inviter à rester attentif, comme sur nos gardes, aux richesses insoupçonnées que peuvent offrir les rues de notre quartier.

Une poésie qui ne se voit pas

La voix que fait entendre Tonio le Tigre est on ne peut plus familière, voire grossière. Épris de toutes les femmes du quartier, il n'hésite pas à écrire qu'il « *laisse, pour ainsi dire sans laisse (s) a queue se promener…* » Mais force est de constater que cette langue a un certain pouvoir de séduction. D'une part, le narrateur fait bien souvent sourire par ses phrases à l'emporte-pièce (« *De toute manière, les gens, ils vous prennent toujours pour une cuisse de poulet.* ») Mais il confie en outre qu'il écrit « *de la poésie, mais ça se voit pas – c'est seulement celle-là qui vaut le coup, d'ailleurs* ». Contre toute attente, le lecteur de *Sous la jupe du Tigre* se surprend parfois à lever les yeux de son livre. « *Ton corps est une si jolie phrase qu'il me donne l'envie de manger une poésie.* ». C'est cette poésie qui confère à ce récit initiatique son étonnante légèreté.

Peut-être parviendrons-nous un jour à rencontrer ce jeune poète qui, après avoir déposé son roman rue Caulaincourt, a disparu en coup de vent. À moins que, nous aussi, nous entamions des errances dans les ruelles du 18e, à la recherche de la beauté, et d'Antoine Cozin.

Inès McGriff

❑ *Sous la jupe du Tigre*,d'Antoine Cozin. Téléchargeable sur http://antoinecozin.fr. L'auteur distribue également ponctuellement sur les places du 18e son ouvrage dont il a publié des exemplaires à compte d'auteur.

De l'éducation des filles à la Commune de Paris, la vie de Louise Michel s'ancrait à Montmartre

Institutrice et révolutionnaire, elle consacra sa vie entière aux luttes sociales et à l'émancipation des femmes.

DR

Rue Véron, cette mosaïque rappelle que Louise Michel a vécu dans le quartier. L'œuvre a été réalisée par Jérôme Gulon, créateur d'un parcours de la Commune à travers Paris.

Vers la fin de l'Empire, j'habitais avec ma mère une petite demeure gaie et proprette où j'avais installé mon école. Je ne tardai pas à avoir beaucoup d'élèves. J'aimais ces enfants de Montmartre, gentilles et franches, espiègles et bavardes comme de jeunes oiseaux… » C'est Louise Michel, la fière communarde, que l'on peut entendre parler, au début de la rue Becquerel, à quelques pas du Sacré-Cœur. Une petite maison qui, par hasard, est entourée de crèches et d'écoles, fait face aux marches de la rue du Mont-Cenis. Louise Michel en avait fait son quartier général, son instrument principal de lutte, une école, pour sortir les jeunes filles de la cage domestique où des siècles de régime patriarcal les avaient enfermées.

Une cage à laquelle elle avait réussi à échapper grâce à la bibliothèque familiale. À l'âge de dix ans, après avoir lu Rousseau, Hugo, Lamartine et les textes philosophiques de sa maison d'enfance, la petite Louise disait avoir déjà traversé tous les changements de la pensée, jusqu'à l'anarchie. D'ailleurs, si à 13 ans elle refusait les demandes en mariage, c'était avec des citations effrontées tirées de Molière.

D'école en école

Née à Vroncourt-la-Côte, dans la Haute-Marne, le 29 mai 1830, pendant que son futur maître Auguste Blanqui se battait sur les barricades à Paris, Louise Michel passe son enfance heureuse entre les chevreuils et les crapauds, en plein air. Un isolement qui ne l'empêche pas de remarquer les injustices sociales qui l'entourent. Chez elle, l'éducation des filles est bien différente de celle donnée aux garçons, mais Louise refuse de rester enfermée dans la cuisine et passe son temps dehors et parmi les livres, en traçant son propre chemin : « *Je m'en vais sans crainte dans l'espace*, écrira-t-elle, *si dans le grand désert nul voyageur ne passe, qu'importe ! J'irai seule à la voix du destin.* »

Pour ne pas prêter serment à l'Empire, Louise Michel ne travaille que dans des écoles libres. Elle ouvre sa première école à Audeloncourt, une petite classe où on chantait La Marseillaise au début et à la fin des cours, et une autre école à Millières, avec son amie Julie Longchamp, qui deviendra ensuite sa compagne pendant la Commune. Une fois à Paris, Montmartre l'accueille rue Houdon, près des Abbesses, dans sa première école parisienne. C'est à Paris, où elle s'installe définitivement en 1856, que Louise Michel découvre sa vocation : la lutte et la propagande républicaine.

Éduquer les filles

En tant que femme travailleuse, elle jouit de son indépendance, dépense presque tout son argent dans l'achat de livres et commence à écrire ses premiers vers, qui lui permettent de devenir sociétaire de l'Union des poètes. Ses amies, toutes institutrices comme elles, sont assoiffées de connaissance et de liberté. Elles s'amusent à faire des farces, à composer des refrains révolutionnaires, comme sa *Marseillaise noire*, qu'elle déposera un 14 juillet dans la boîte du guichet de l'Échelle, à l'adresse de Monsieur Bonaparte.

À cette époque-là, Louise écrira dans ses mémoires : « *Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression si elles étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle. Mille fois plus innocente elle serait alors, car elle passerait calme à travers mille choses qui la troublent : tout ce qui est une question de science ou de nature ne trouble pas le sens.* »

Elle donne des cours dans plusieurs écoles de la ville, parfois même gratuitement, et ne se lasse pas d'étudier : elle apprend le droit, l'algèbre, la chimie, la physique. Imaginez de la suivre, quand elle rentre chez elle, après minuit, à pied : elle traverse le quartier de Château-d'eau toute seule, elle rencontre des bandits, des prostituées, les éternels exclus de la société civilisée. La destinée d'un individu n'est-elle pas toujours une question d'éducation ? « *Nul bandit qui n'aurait pu être un honnête homme* », écrit-elle.

J'aimais ces enfants de Montmartre, gentilles et franches, espiègles et bavardes comme de jeunes oiseaux.

Tuer Thiers

En 1869, Louise est une femme engagée : elle devient la secrétaire de la Société démocratique de moralisation, qui aide les ouvrières à vivre par leur travail et à fuir la prostitution. Son quartier général est à Montmartre, où des comités se créent. Les réunions se font de plus en plus nombreuses. La Commune, dans le silence, s'organise.

Le meurtre du journaliste Victor Noir, assassiné en 1870 d'un coup de revolver par Pierre Bonaparte, cousin de Napoléon III, est l'étincelle qui fait s'insurger les républicains de Montmartre. Louise et ses autres amies combattantes sont prêtes à déclarer la guerre au gouvernement. La colline de Montmartre est parsemée de pièces de canons, fabriquées pendant le siège de la ville et financées par une souscription populaire lancée par Victor Hugo.

Louise s'accompagne d'un poignard et d'un pistolet sans chien pour impressionner son entourage. La prison devient de plus en plus souvent son domicile. « *Non, Montmartre ne demande pas à être désarmé, écrira-t-elle, et si nos pères, nos frères, nos maris* […] *rendaient les pièces de canon déposées sur la Butte pour défendre la République, nous citoyennes, nous la défendrions jusqu'à la mort, comme on défend le dernier rempart de l'honneur trahi de la Nation vendue.* » La tendre Louise, qui détestait toute forme de cruauté, n'hésitera pas à tirer sur les Versaillais et animée par la haine, elle conçoit un plan pour tuer Adolphe Thiers. Un projet qui finalement ne verra jamais le jour.

Dans les combats de la Commune

L'initiative des troupes de la monarchie qui viennent chercher les canons sur la Butte est à l'origine du célèbre soulèvement du 18 mars 1871 : ainsi naît la Commune, avec ses barricades sanglantes, son incitation à la violence, le refus de tout compromis, mais aussi ses commissions, ses conseils, sa lutte organisée contre les Versaillais au nom de l'égalité. Les dettes des plus pauvres et les échéances non payées sont suspendues, des pensions sont versées aux blessés, aux veuves et aux orphelins des gardes nationaux, des cantines et des distributions de repas sont organisées, l'enseignement est laïcisé et une commission composée entièrement par des femmes s'occupe de l'éducation des filles.

Après la nuit du 18 mars, la lutte s'ouvre dans tout Paris. « *Un océan humain sous les armes, les baïonnettes pressées comme les épis d'un champ, les cuivres déchirant l'air, les tambours battant sourdement et, entre tous, l'inimitable frappement des deux grands tambours de Montmartre*, écrit une Louise Michel passionnée ; *le grondement lourd des canons, à intervalles réguliers, saluait la Révolution.* »

On se bat dans toutes les rues de Montmartre, des barricades s'élèvent, de la place Blanche à la rue Myrha. L'Élysée-Montmartre regorge de cadavres. Louise Michel est la première à s'engager, à la tête du Club de la Révolution ou encore à la présidence du comité central de l'Union des femmes. D'ailleurs, pendant son procès, les juges souligneront sa participation dans les journées les plus dures de la Commune : « *Le rôle de comparse répugne à Louise Michel ; son nom doit frapper l'attention publique et figurer en première ligne dans les proclamations et les réclames trompeuses* ».

DR

Louise Michel a combattu avec les Communards, comme ceux-ci qui défendent des canons de Montmartre sur une barricade rue de la Bonne.

La prison et l'exil

Louise est arrêtée le 24 mai quand, en rentrant chez elle, elle découvre que l'armée versaillaise a enlevé sa mère. Elle passe des mois dans la promiscuité et l'insalubrité des prisons jusqu'à son premier procès, où le tribunal n'admet pas de circonstances atténuantes : Louise « *a excité les passions de la foule, prêché la guerre sans merci ni trêve et, louve avide de sang, elle a provoqué la mort des otages par ses machinations infernales* ».

Une accusation de laquelle Louise Michel ne cherchera pas à se défendre. Elle se bornera à relever quelques erreurs, dont celle-ci : « *Contrairement à la description de ma personne faite au commencement du compte-rendu de la Gazette des tribunaux, je suis plutôt grande que petite ; il est bon, par le temps où nous vivons, de ne passer que pour soi-même* ».

Le procès se termine par la déportation de Louise en Nouvelle-Calédonie, où elle restera pendant des années, en profitant de l'exil pour explorer l'ethnologie locale et revenir sur ses propres idées politiques.

Retour à Montmartre

Son retour à Paris, en 1880, est un triomphe de joie. Une fois rentrée, elle est prête à s'engager à nouveau dans la lutte : « *c'est à Montmartre que j'ai marché autrefois, c'est à Montmartre que je marche aujourd'hui* », et c'est la salle de l'Élysée-Montmartre qui l'accueille pour sa première conférence devant plusieurs milliers de Parisiens. Elle porte de ville en ville, de Londres à Bruxelles jusqu'à l'Afrique du Nord, la parole de la révolution, mais surtout elle abandonne tout courant idéologique en se découvrant anarchiste : « *Je suis avec ceux d'entre vous qui vont en avant, mais je n'appartiens à aucun de vos groupes, je vais devant moi, calme et froide, sous le souffle glacé du Nord* ».

Je suis avec ceux d'entre vous qui vont en avant, mais je n'appartiens à aucun de vos groupes, je vais devant moi, calme et froide.

C'est un souffle glacé qui la pousse à poursuivre sa militance, retourner plusieurs fois en prison, recueillir du consensus mais aussi des critiques et des insultes, jusqu'à l'attentat au Havre où un individu cherche à la tuer d'un coup de pistolet. Sa santé s'affaiblit, ses amis disparaissent emportés par le temps et les maladies. Louise n'abandonne pas son combat : elle aime être informée de ce qui se passe autour du monde, elle étudie, elle entame de nouveaux projets, elle a presque 70 ans quand elle envisage d'aller aux États-Unis pour y ouvrir une auberge internationale.

S'ouvrir au monde

Malheureusement son corps ne suit pas son esprit et elle meurt le 9 janvier 1905 à Marseille. Son cercueil arrive à Paris le 22 janvier, où un cortège le suit à travers les quartiers de Paris qui l'ont vue se battre contre la tyrannie monarchique : le Père-Lachaise, la Rotonde de la Villette, Barbès, le square d'Anvers, Montmartre, les Batignolles, les pavés qui ont assisté à sa lutte pour éveiller, réveiller, éduquer les hommes et les femmes, dans l'espoir d'en faire des citoyens conscients, responsables, surtout libres. Le but final et intemporel, est d'inciter ses compagnons à ne pas se replier sur eux-mêmes mais à s'ouvrir au monde, à participer à ses batailles, à mettre de côté la petitesse des existences individuelles, avec ses micro-drames mesquins et ses égos disproportionnés.

Aujourd'hui, le square Louise Michel est en face de la Basilique du Sacré-Cœur, le comble pour celle qui avait écrit que toute maison religieuse ressemble à une maison de prostituées ou encore à un foyer de corruption, pour celle qui s'était battue pour la séparation entre l'Église et l'État, dans les écoles et dans les hôpitaux.

Dans l'église des sans-papiers

Plus que dans les ruelles fleuries de Montmartre, l'esprit de Louise Michel se retrouve dans le quartier de la Goutte d'Or, près de l'église Saint-Bernard où, pendant la Commune, elle animait le Club de la Révolution. C'est ici qu'elle s'écriait qu'il fallait extirper les prêtres et les religieuses de la société actuelle, ainsi que les riches et les patrons. Elle n'imaginait pas que, plus d'un siècle plus tard, le 23 août 1996, dans cette église à l'allure gothique, 300 immigrés sans-papiers trouveraient un abri près de l'autel, sous la protection d'un prêtre, le père Henri Coindé, qui s'est battu en vain pour que les haches des CRS ne détruisent pas les portes de sa paroisse.

Enfin, ce n'est peut-être pas un hasard si, autour du square qui porte son nom, plusieurs chats viennent passer leurs journées au soleil. D'après ses mémoires, Louise Michel recueillait de nombreux animaux dans son domicile parisien, notamment des chats. On lui reprochera souvent de se préoccuper des animaux plus que des hommes.

Jadis, enflammée par la Révolution, Louise Michel, qui faisait confiance à l'intelligence des hommes, avait déclaré que « *les foules à certaines heures sont à l'avant-garde de l'océan humain* ». Aujourd'hui, en regardant la masse de touristes qui envahit Montmartre, les indifférences qui sillonnent les rues, les multitudes recroquevillées sur elles-mêmes, qui pourrait la blâmer si, plutôt qu'aux hommes, elle préférait s'adresser aux chats ?

Valeria Nicoletti

Mu, du garage à la friche ferroviaire

Un nouveau lieu culturel à la porte d'Aubervilliers, en bordure du périph' propose concerts et installations visuelles.

© Jean-Claude N'Diaye

Musique et danse tout l'été à la Gare des Mines, porte d'Aubervilliers : le collectif Mu invite le public dans ce nouveau lieu de la contre culture.

Les friches ferroviaires ne sont, chaque fois, ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait autres. Le 10 juin, c'était au tour du collectif Mu d'ouvrir la sienne. Après le Garage de la rue Léon, le voilà installé gare des Mines, à la Station, du côté de la porte d'Aubervilliers. Et plus de 800 personnes sont venues dès l'ouverture, danser dans ce nouveau lieu de la scène électro. Pendant six mois et plus si affinités, la gare des Mines devient donc un lieu d'expression underground où se mêleront culture musicale et culture visuelle.

Le collectif Mu a remporté l'appel à projet lancé par SNCF immobilier, qui souhaitait transformer ses friches et bâtiments désaffectés en lieux artistiques temporaires. L'ancienne gare des Mines s'est donc transmuée en « *laboratoire convivial, festif et hors format consacré aux scènes musicales émergentes.* », dixit le collectif. Comme six mois ça passe vite, Mu, pressé par le temps, a décidé d'ouvrir au public les espaces extérieurs. L'entrepôt de 600 m2 attendra septembre.

Connu à la Goutte d'Or par ses installations et ses parcours sonores, le projet que Mu développe, porte d'Aubervilliers, implique des collaborations avec des designers et des graphistes. Une installation lumineuse permet de repérer la friche depuis le périph'. Mais ce qui importe également, c'est le lien avec le territoire et la perception d'un quartier situé en bordure de tout : du 18e, du 19e, d'Aubervilliers, de Saint-Denis, des voies ferrées et du périphérique. Un spot que de nombreux parisiens fans de contre-culture ne manqueront pas d'apprécier.

Nadia Djabali

❑ 29, avenue de la Porte d'Aubervilliers.
Ouvert du mercredi au samedi à partir de 18h30 et le dimanche toute la journée.

Mille et une images à partager cet été en famille

En partenariat avec l'opération Square en fête, de juillet à septembre, l'association 1001 Images projettera gratuitement cinq films tout public à la tombée de la nuit.

En 2004 des réalisateurs, des techniciens et des amoureux du cinéma fondent l'association 1001 images et décident de proposer aux enfants et adolescents du 18e arrondissement des ateliers de réalisation de courts-métrages. Ils y apprennent à se mettre en scène, cadrer, monter, des petits films. Dès le début l'association Culture sur cour et le club de prévention Relais 18 se joignent à l'aventure dans le cadre d'un partenariat.

Itinérance cinématographique

Quatre ans plus tard, en 2008, les membres de l'association font un triste constat : les salles manquent dans le 18e et surtout le prix des places reste prohibitif pour les familles défavorisées. Ils décident alors, après avoir fait une projection dans un théâtre, de projeter leurs films en plein air, dans différents squares de l'arrondissement. « *Si les gens ne vont pas au cinéma, le cinéma ira vers eux, au bas des immeubles* », explique Valérie Potonniée, responsable de projets. Depuis, 1001 images, avec les équipes de Développement Local (DEL) Clignancourt et Chapelle, propose chaque été (de juin à septembre) cinq projections de films, gratuites et ouvertes à tous les publics.

Parallèlement, en 2014, l'association travaille avec le Lieu d'Accueil Innovant, rue Pajol, et filme les jeunes dans le cadre de projets « culture urbaine » afin de présenter à l'écran des récits de vie. Ces documentaires, qui valorisent les jeunes du quartier à travers des portraits, sont dorénavant projetés en première partie des séances de cinéma estivales. Ils permettent à l'association de s'implanter durablement et de se rapprocher des habitants des quartiers.

Demandez le programme !

Au programme cet été, trois films : Pourquoi j'ai mangé mon père de Djamel Debbouze le 15 juillet à 22h square Marcel Sembat, Paï de Niki Caro, le 26 août à 20h30 à la résidence Valentin Abeille, Microbe et Gasoil de Michel Gondry, le 3 septembre à 20h30 sur le mail Belliard. Plus un film surprise le 9 juillet à 22h square Charles Hermite et un autre le 27 août à 20h30 square Rachmaninov.

A chaque séance, en première partie, un court métrage réalisé par des gens du quartier : Max au pays des grands rêves par des enfants de l'école F. Dorléac avec la Sierra Prod le 15/7, Happy à l'ENS Torcy réalisé en partenariat avec le Centre social Torcy les 26 et 27/8 et le 3/9, Zarbi Chelou : mon quartier quand je rêve par des enfants des quartiers Binet, porte Montmartre et porte de Clignancourt. ■

Un public plus nombreux

Aujourd'hui, près d'une trentaine de bénévoles participent au succès de l'initiative de l'association 1001 images. Chaque soir de projection, entre 150 et 300 personnes, jeunes et moins jeunes, se regroupent devant l'écran pour assister à la séance. Ils viennent essentiellement des quartiers environnants et beaucoup reviennent d'une année sur l'autre. Selon une rapide enquête menée au cours des étés précédents, 60 % des spectateurs n'avaient jamais auparavant franchi les portes d'un cinéma.

Ces projections nomades et festives permettent de recréer du lien entre les spectateurs, les habitants du quartier. Un premier pas vers les objectifs que s'est donné l'association 1001 images : faire voyager le cinéma dans le 18e, faire voyager les habitants avec le cinéma, pour favoriser l'inter culturel, le multi générationnel, casser les frontières entre quartiers et dans les têtes.

Gilles Jeudy et Patrick Mallet

Le Vieux Montmartre à l'honneur pour ses 130 ans

Films, expo et conférences mettent en valeur l'action remarquable pour la sauvegarde du patrimoine de cette association.

Une affiche de Jules Grün, l'une des 6000 œuvres d'art de la collection du Vieux Montmartre.

Fondée en 1886, la Société d'histoire et d'archéologie *Le Vieux Montmartre* souhaite, à l'occasion de son 130e anniversaire, conforter son image auprès d'un large public et valoriser sa force dynamique, qui contribue au rayonnement de Montmartre.

Plus de 6 000 œuvres d'art et 100 000 documents font partie des collections labellisées Musée de France de cette société savante, l'une des plus anciennes de Paris. Elles fondent la majeure partie de l'exposition permanente au Musée de Montmartre. Le parrain de cet événement, Jean François Balmer, comédien connu et fort apprécié, engage sa notoriété pour soutenir cette opération exceptionnelle.

Balade ludique

Tout d'abord, le film *Montmartre* réalisé par Philippe Cochinard retrace l'histoire complète du plus mythique des quartiers parisiens, contée sous un angle original et riche en documents inédits. Il sera projeté les 21 juillet et 9 septembre à 19 h en mairie.

Une grande exposition, *Montmartre, notre histoire*, proposera une balade ludique dans le temps, où le promeneur empruntera escaliers et ruelles pour découvrir la richesse et les secrets de la Butte (du 4 juillet au 10 septembre). Grands tableaux, colonnes Morris et totems vont investir le superbe hall de la mairie présentant photographies, archives, affiches, objets, films et décors. Un panneau 1886-2016 relate l'histoire et les actions menées par le Vieux Montmartre, de son rôle éducatif - la balade des enfants des écoles du quartier - à ses actions de protection du patrimoine montmartrois : les vignes, le Château des Brouillards, le sauvetage de la maison du 12, rue Cortot et l'ouverture du Musée en 1960, le plan de sauvegarde de la Butte conduit par Claude Charpentier, architecte-urbaniste, président du Vieux Montmartre et conservateur du Musée.

Richesse historique

L'exposition retrace par ailleurs la grande histoire de Montmartre, religieuse et politique, les Abbesses, la Commune, la construction du Sacré Cœur. Un panneau artistique évoque le temps de la Bohême, le temps de la fête et des cabarets, le Lapin agile, le Chat noir, le Moulin Rouge, la démographie du 18e, le siège du Vieux Montmartre.

Outre la présentation des collections, le visiteur découvrira une sélection des 1500 dessins d'enfants réalisés pendant la guerre de 1914/18. Enfin, la Fémis, la grande école de cinéma de la rue Francœur, présentera sur grand écran des travaux de ses élèves pour leur université d'été.

Montmartre, notre histoire, une conférence de Jean-Manuel Gabert, président de l'association, donnera la parole 6 septembre, à 19 h en mairie, à plusieurs invités. Parmi eux Gilbert Fleury, ancien administrateur, artiste peintre, proche collaborateur de Claude Charpentier, qui a œuvré pour protéger Montmartre et en préserver l'authenticité architecturale.

Michel Cyprien

❑ Plus d'info sur facebook.com/LeVieuxMontmartre

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

❑ **Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €**

❑ **Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €**

❑ **Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €**

❑ **Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €**
(26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

❑ **Je souscris un abonnement de soutien : 80 €**
(26 € abonnement un an + 54 € cotisation)

❑ **Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €**

❑ **Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €** (26 € abonnement + 18 € cotisation)

❑ **J'adhère à l'association : 18 €**

❑ **Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €**

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : ..... **Prénom :** .....

Adresse : ....

..... **E. mail :** .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ❑

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. Merci.

Festival Tréteaux nomades

Photos DR

• Aux Arènes de Montmartre. Du 29 août au 4 septembre.
Rue Chappe. Infos et réservations : 01 48 40 62 49.

Le Festival itinérant des Arènes de Montmartre – qui se déroule en réalité dans trois arrondissements de la capitale et au Pré-Saint-Gervais – reprend pour sa 17e édition. Une partie seulement se tient dans le 18e et investit les Arènes de Montmartre du 29 août au 4 septembre. Au programme, donc, aux Arènes : du 29 août au 1er septembre, à 20 h 30, *Le médecin malgré lui*, de Molière, par la Compagnie Kapo Komica, ; et du 2 au 4 septembre, à 20 h 30 (dimanche 16 h) *Peste soit des Avares !* écrit et mis en scène par Anna Cottis avec la compagnie Le Mystère Bouffe. Un rendez-vous placé sous le signe du théâtre populaire. **A.F.**

Théâtre Monsieur de Pourceaugnac

• Aux Bouffes du Nord. Jusqu'au 9 juillet. De Molière. Mise en scène : Clément Hervieu-Léger, direction et conception musicales : William Christie. Avec les musiciens des Arts florissants.

La comédie-ballet de Molière, créée en 1669 sur la musique de Lully, raconte l'histoire d'un gentilhomme de province (interprété par Gilles Privat), monté à la capitale pour préparer son mariage, et que des intrigants vont s'ingénier à compromettre. Clément Hervieu-Léger a transposé cette pièce, qui est plus qu'un simple divertissement, dans le contexte de la société française sclérosée des années 1950. Une rareté, très rarement montée au théâtre, à voir aussi pour William Christie et Les Arts florissants, une référence absolue en matière de musique baroque. **A.F.**

Festival Rhizomes

• Jusqu'au 10 juillet dans une dizaine de lieux du 18e.

Depuis 2002, le festival Rhizomes propose des balades musicales dans les squares, les parcs et les jardins du 18e arrondissement. Cette année encore, jusqu'au 10 juillet, il nous invite à des concerts en plein air et en pleine verdure pour découvrir des cultures musicales très variées. Mais l'équipe de Rhizomes lance un cri d'alerte : comme un grand nombre de festivals en France dont les financements ont été revus à la baisse, celui-ci souffre d'un manque de ressources et est inquiet quant à son avenir. Assister à ses concerts, c'est aussi le soutenir. Alors n'hésitez pas à profiter de ce programme : presque tout est gratuit. Au menu des deux prochains week-ends : samedi 2 juillet, au square Louise de Marillac, à 15 h, Balades aux jardins (parcours bucolique) ; au square Rachmaninov, à 16 h, BKO Quintet (Mali/France, tradi-moderne mandingue) ; aux Jardins d'Éole, à 18 h, Finzi mosaïque ensemble (France/Europe, musique nomade) ; dimanche 3 juillet, à l'Institut des cultures d'islam, à 16 h 30, Revolutionary Birds : Mounir Troudi, Wassim Halal, Erwan Keravec (France/Tunisie, souffles soufis) ; une Croisière musicale au départ du bassin de la Villette (prix : 10 €), à partir de 18 h 30 jusqu'à 21 h, avec Rene Lacaille et Marmaille et Jean-Didier Hoareau (La Réunion, bal créole) ; samedi 9 juillet, au square René Binet, à 17 h, Renata Rosa (Brésil, musique du Nordeste) ; dimanche 10 juillet, aux Arènes de Montmartre, à 17 h, Ablaye Cissoko & Constantinople (Sénégal/Iran, cordes et voix) et Christine Salem (La Réunion, maloya électrique). **A.F.**

Clignancourt danse sur les rails !

• Samedi 2 et dimanche 3 juillet
Petite ceinture.

Pour la quatrième édition, les Jardins du Ruisseau et le Hasard ludique proposent de placer ce rendez-vous festif et convivial sous le thème du clair-obscur. Au milieu de la verdure, un grand bal musical, des ateliers et animations ludiques, une restauration locale de qualité. Dans un nouvel espace sous la gare Ornano (La Recyclerie) une boîte noire accueillera le projet Contre/jour, spectacle mêlant danse, vidéo et création sonore. Ce contraste entre l'obscurité (sous la gare) et la lumière (sur les rails), la dualité entre l'environnement urbain très dense et les jardins luxuriants, les allers-retours entre propositions étranges et rassurantes, ont inspiré le thème de cette édition. **A.K.**

Expo Effervescence

• À l'ICI, jusqu'au 14 août, 56 rue Stephenson et 19 rue Léon.

Les œuvres des douze artistes tunisien(ne)s sélectionnés par l'ICI ont toutes été créées ces six dernières années. Effervescence est un état des lieux d'une société en profonde mutation depuis la révolution de 2011. Une forme d'urgence et de résistance s'exprime dans ces créations foisonnantes libérées de leur carcan. Yasmine Ben Khelil, Omar Bey, Fakhri El Ghezal utilisent tout autant la photo que la peinture, le dessin ou la vidéo. Nidhal Chamekh, Patricia K. Triki s'impliquent dans les problématiques d'inégalités sociales et culturelles, de luttes pour les libertés individuelles. Tous sont désormais devenus visibles et explorent les voies de la citoyenneté. **A.K.**

Cinéma Cannes au Louxor

• Du 6 au 12 juillet, Louxor, 170 bd Magenta.

Le Louxor présente sept films du festival de Cannes, en avant-premières. Mercredi 6 : *Rester vertical* d'Alain Guiraudie, en sa présence. Jeudi 7 : *Personal shopper* d'Olivier Assayas. Vendredi 8 : *Fais de beaux rêves* de Marco Bellocchio. Samedi 9: *Neruda* de Pablo Larrain. Dimanche 10 : *Toni Erdmann* de Maren Ade. Lundi 11 : *Divines* de Houda Benyamina. Mardi 12 : *Aquarius* de Kleber Mendonça Filho. Séance à 20 h, sauf dimanche, à 14 h 30. Tarif unique : 5 €. Réservation conseillée. **A.K.**

Photo Gérard Petrus Fieret

• Le Bal, jusqu'au 28 août , 6 impasse de la Défense

Provocatrice et agressive, l'oeuvre du peintre, poète et photographe néerlandais témoigne d'une pratique obsessionnelle de la prise de vue. Femmes, enfants, vitrines, scènes de rue, lui-même mais aussi fragments de corps : seins, fesses, jambes, nuques... rien n'échappe à son viseur. Pour sa première exposition hors de son pays natal, le Bal présente 200 tirages noirs et blancs des années 1960-1970. De format inhabituel (notamment 60 x 80 cm), ils portent des marques d'agression permanente : papiers périmés, séchage et brûlage à la bougie, poussière, traces de pas, griffures. L'image est trouble, distordue, reflet de la recherche de l'artiste vers « *quelque chose de surnaturel, un sentiment d'éternel* ». **A.K.**

DR

Les éperviers prennent le Maquis

Voici un joli cliché pris depuis le rez-de-chaussée du 55 rue Caulaincourt qui donne sur un vestige du maquis montmartrois. La photo a été prise par un ami d'amis du *18e du mois*, le 11 juin 2016, alors que les petits ont sept jours.

DR

Lettre au responsable de la caserne des pompiers Carpeaux : Il manque une grande échelle dans le 18e

Habitante du dernier étage de l'immeuble situé en face du 96 rue Lamarck, j'ai assisté impuissante au démarrage du feu dans l'appartement, jeudi 23 juin dans l'après-midi.

Comme nombre d'habitants du quartier, nous avons appelé les pompiers qui ont pris note.

De ma fenêtre, j'ai vu les flammes qui s'amplifiaient et l'échelle des pompiers apparaître beaucoup plus tard.

En interrogeant les pompiers sur place qui déroulaient les lances à eau, je leur ai demandé : « *Pourquoi une intervention si tardive ? – On n'a pas pu accéder dans l'appartement car on n'avait pas les clés. On n'avait pas d'échelles disponibles, elles étaient déjà toutes utilisées, on a dû réquisitionner les échelles de la caserne de Pigalle* ».

Le feu a pris de l'ampleur en raison de la lenteur des pompiers et de leur donneur d'ordre.

Les lances à eau n'ont été utilisées qu'après destruction totale de l'appartement pour neutraliser les braises encore existantes.

Pourquoi un tel retard ?

Mme C

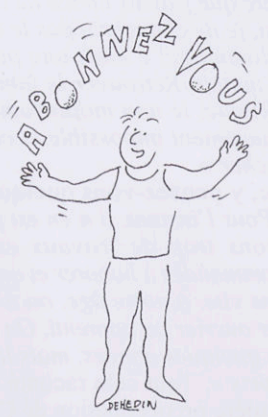
PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

PETITES ANNONCES

■ **Jeune femme, 33 ans, humoureuse de la vie,** attachée à la simplicité et au naturel, désire provoquer hasard, cherche mec pas chelou. Écrire à 18dumois@gmail.com.

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• Deux annonces gratuites par an (jusqu'à 240 signes) pour les associations abonnées. (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



- ❑ **Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €**
- ❑ **Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €**
- ❑ **Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €**
- ❑ **Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €** (26 € abonnement un an + 18 € cotisation)
- ❑ **Je souscris un abonnement de soutien : 80 €** (26 € abonnement un an + 54 € cotisation)
- ❑ **Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €**
- ❑ **Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 €** (26 € abonnement + 18 € cotisation)
- ❑ **J'adhère à l'association : 18 €**
- ❑ **Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €**

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : ..... **Prénom :** .....

Adresse : ....

..... **E. mail :** .....

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ❑

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. Merci.

Depuis plus de 62 ans, Christiane et Robert vivent deux passions jamais contrariées. La passion de leur vie de couple et la passion de leur travail de tapissier partagé dans le même atelier.

Christiane et Robert : l'amour et la tapisserie

© Christian Adnin

Ces deux ouragans de bons sentiments réciproques abordent sans fard, avec leurs mots simples, accessibles, intimes, leur longue vie commune. Robert a 87 ans, Christiane, 80. Ils ouvrent leur atelier, au 174 rue Marcadet, vers 10 h tous les matins, le quittent vers 19 h, tous les soirs, car ils ont toujours des commandes, soit de réfection de sièges anciens et modernes, soit de fabrication nouvelle. L'accueil est chaleureux, avec la gouaille du travail bien fait « *à l'ancienne* » pour Robert, la gouaille du titi parisien pour Christiane, l'intarissable.

Mangeclous

Robert parle toujours la bouche pleine… de clous tapissiers qu'il extrait un à un de sa bouche pour les coller à son ramponneau, petit marteau à tête aimantée, puis il plante le clou dans la toile ou les tissus. Le geste est rapide et sûr, les clous sont enfoncés à pas réguliers « *En moyenne, j'avale une quinzaine de clous par an* » affirme-t-il le sourire en coin. Que sont devenus ces clous ? « *Je ne sais pas et je m'en fiche* ».

Et toujours avec la même verve, il poursuit : « *Les dix premières années de ma vie, je les ai passées à Rennes chez une tante qui allait à la messe tous les dimanches. Mon oncle était communiste. Ils s'entendaient comme larrons en foire parce qu'ils évitaient de parler religion ou politique. Après la guerre j'ai rejoint Paris avec mes parents* ». En 1948, son grand-père et son père installent leur atelier au 174, rue Marcadet qui est encore l'atelier de Robert et Christiane. « *J'ai 19 ans, je rentre du service militaire et je décide de devenir tapissier. Je suis la cinquième génération de tapissiers dans la famille. On travaillait dur, douze heures par jour plus le samedi matin. Mon père était un emmerdeur, pointilleux, obsédé par un rendu parfait* ».

Métier d'art

Petit à petit l'atelier s'agrandit : en 1960, sept tapissiers travaillent à plein-temps pour la maison Patard. « *Et pourtant, il y avait trois tapissiers dans la rue, dont un en face de notre atelier. L'impasse en face comportait tous les métiers du bâtiment, de la décoration, plus des commerces de proximité et des bistrots. Tout a été remplacé par des immeubles. Il y avait même un pompiste avec une jambe en bois qui servait l'essence, assis sur une chaise* ».

Le métier n'a pas changé, Robert a pérennisé le travail traditionnel du tapissier. Des garnitures en crin végétal et animal, une finition sous toile et ouate blanches avec galons. « *Ici, on ne travaille pas la mousse* » insiste-t-il. Autrefois, tous les fauteuils et canapés étaient fabriqués entièrement à la main, les clous et les galons dorés à la main, les sangles faites à partir de crinière et de queue-de-cheval. Le fauteuil d'époque était habillé avec un tissu d'époque. « *On trouve de moins en moins de tissus de qualité en soie. C'est pour cette raison que j'ai conservé mes fidèles fournisseurs faubourg Saint Antoine et au Sentier* ».

Christiane, l'enfant du 18e

La rencontre avec Christiane se fait au cours d'une partie de baby-foot de jeunes adolescents, dans un bistrot du quartier, sans suite la première fois. Mais lorsque Robert revient du service militaire, nouvelle rencontre fortuite avec Christiane, dans la rue. Elle est encore mineure. Peu importe. Le mariage aura lieu avec autorisation parentale en 1954.

Pendant que Robert fabrique ou rénove, Christiane habille canapés, fauteuils, murs, fenêtres…

Christiane vit depuis l'âge de 4 ans dans le 18e, d'abord au 30 rue Ramey, puis un peu plus tard rue des Cloys avant d'arriver au 174, rue Marcadet. « *Ma mère était brodeuse. Elle brodait surtout les draps. Pour payer mes études, j'ai fait du ravaudage car j'avais été admise dans un centre spécialisé en couture, broderie et repassage. J'aurais voulu être mannequin, mais j'étais trop petite.* » Dès sa sortie du centre de formation, Christiane intègre Dessés, maison de haute couture, où elle se spécialise dans la confection de robes du soir en mousseline de soie et bustiers drapés, puis part chez Jean Patou.

En 1968, elle rejoint l'atelier des Patard et travaille avec sa belle-mère, spécialisée dans l'ameublement d'intérieur : coussins, rideaux, tentures murales et fabrication de matelas, sommiers, traversins et oreillers, tout fait main… De la haute couture à l'ameublement d'intérieur, Christiane s'adapte rapidement, d'autant plus que les commandes affluent. La Marine Nationale a décidé de faire refaire tous ses rideaux et tentures, de rénover en entier le théâtre de Rochefort-sur-Mer en Charente Maritime (c'est l'ancien arsenal de la Marine avec son École de Médecine). Des clients célèbres, Jean Marais, Luis Mariano, Robert Dhéry… entre autres, font travailler l'atelier. Pendant que Robert fabrique ou rénove, Christiane habille canapés, fauteuils, murs, fenêtres…

Évolutions

« *J'ai le même problème que Robert au niveau de l'approvisionnement en matière première. Toutes les maisons se sont plus ou moins groupées. À Paris les collections ne sont visibles que dans quelques showrooms. Je suis donc obligée de commander par téléphone, de me faire livrer à domicile et de faire confiance à mes fournisseurs pour les velours de lin, de soie, de cotons de tous coloris. Pareil pour la plume, le kapok et le duvet. Je n'étais pas habituée à ce genre d'exercice. Je gagne du temps, certes, mais je préférai palper la matière que j'avais choisi de travailler. C'est comme ça, je ne changerai pas le cours des choses, c'est dommage, c'était une partie très valorisante du métier. Retrouver le fameux tissu Catherine de Russie, le non moins fameux tissu de Gênes est quasiment impossible et cela coûte excessivement cher* ».

Et la retraite, y pensez-vous quelques fois ? « *Pas du tout. Pour l'instant, il n'en est pas question. Nous avons trop de travaux en retard. Beaucoup de commandes à honorer et on travaille beaucoup moins vite, à notre âge, on n'a plus le temps de former ouvrier ou apprenti. On a essayé, pourtant, il y a quelques années, mais la mayonnaise n'a pas pris* ». Tout cela raconté en musique, car la première préoccupation de Christiane et Robert en pénétrant dans l'atelier est d'allumer le poste, réglé depuis des décennies sur France Musique.

Michel Cyprien

Directeur de la publication : Christian Adnin. Numéro de commission paritaire : 1017 G 82213 Imprimerie Promoprint, Paris18e